

Seconde partie : une œuvre éducative

Des attitudes éducatives

Extraits des avis aux maîtres de Belley (*Père J.-C. Colin, 1829*)

Trois aspects de la pensée éducative de J.-C. Colin (*Père F. Drouilly*)

Tradition spirituelle et éducative de la Société de Marie (*Père M. Perrot*)

On rencontre dans le collège mariste un certain esprit (*Père A. Forissier*)

La réussite à l'école (*Père F. Drouilly*)

Se tenir à distance (*M. J. Cornu*)

Les établissements maristes

Les maristes dans l'enseignement, aujourd'hui

Le service de la tutelle (*Père B. Thomasset*)

Des laïcs prennent le relais (*Père F. Drouilly*)

SECONDE PARTIE

UNE ŒUVRE

ÉDUCATIVE

DES ATTITUDES ÉDUCATIVES

AVIS AUX MAÎTRES - Extraits -

Nommé supérieur du petit séminaire de Belley, en 1829, le Père Jean-Claude Colin rédige quelques principes éducatifs à l'intention du corps professoral.

Élever un homme, le former, quelle sublime tâche ! et l'élever chrétiennement, quelle œuvre céleste ! Pénétrons-nous bien, messieurs, de l'importance des fonctions que nous avons à remplir, et de l'excellence de cette bonne œuvre. Notre état est un véritable apostolat, d'autant plus fécond que nous aurons mis plus de soin à former nos élèves selon les principes de l'Évangile. Ce sont les enfants de Dieu qui nous sont confiés, c'est donc vers Dieu que nous devons diriger leur cœur par une application constante à leur donner des règles sûres qui les guident et des exemples qui y soient conformes... [1]

...Il est de la dernière importance que nous nous formions une juste idée de l'étendue de nos devoirs par rapport à eux. Ils se réduisent à trois principaux : nous devons en faire des chrétiens, des hommes honnêtes et polis, et ensuite des savants. Nous travaillerons donc en premier lieu à leur donner une connaissance suffisante de la religion, à rallier leurs volontés au devoir par des motifs de conscience et la force de la religion... [2]

Après cela, nous ferons notre capital de former nos élèves à des mœurs et des manières douces, honnêtes, sociales et pures ; à une civilité et une politesse toute chrétienne, afin que la plupart ne soient pas un jour déplacés dans le monde, et un objet de dérision par leur grossièreté... [3]

Nous nous appliquerons ensuite à former l'esprit de nos élèves et à les faire avancer dans les sciences par tous les moyens possibles. Nous profiterons de toutes les occasions propres à étendre leur connaissance, à exciter leur émulation pour l'étude ; nous ne regretterons pour cela ni peine, ni travaux. N'oublions point que c'est ici pour nous un devoir rigoureux de conscience à remplir. [4]

Nos rapports particuliers avec les élèves

Ce serait une chose digne de tout notre zèle et de notre charité de prendre part aux récréations de nos élèves, lors même que nous ne serions pas de semaine, de nous répandre parmi eux, de les porter à s'amuser... [11]

Nous traiterons nos élèves avec bonté, douceur, civilité et fermeté. Nous éviterons en récréations et ailleurs une trop grande familiarité avec eux et toute espèce de raillerie à leur sujet... [17]

Nous ne parlerons jamais devant nos élèves qu'avec le plus profond respect de tout ce qui a rapport au culte de Dieu et à la religion... [18]

Nous tâcherons tous de prendre de l'autorité sur nos élèves, grands et petits ; c'est-à-dire un certain ascendant qui imprime le respect et se fait obéir. Remarquons bien que ce n'est ni l'âge, ni la grandeur de la taille, ni le ton de la voix, ni les menaces qui donnent cette autorité, mais un caractère d'esprit toujours égal, ferme, modéré, qui se possède toujours, qui n'a pour guide que la raison et qui n'agit jamais par caprices, par humeur et par emportement. [19]

Nous ne chercherons jamais premièrement à nous faire aimer, bien persuadés que c'est le vrai moyen de se faire mépriser. L'expérience l'a toujours prouvé : tout pour le devoir de la conscience et pour la plus grande gloire de Dieu. [20]

Nous éviterons soigneusement l'esprit de partialité si nuisible, qui donne de l'orgueil aux uns, et décourage les autres. Les efforts des enfants à nous contenter par la fidélité à tous leurs devoirs, doivent seuls nous régler dans les marques d'amitié que nous leur donnerons. [21]

Rapports de monsieur le préfet avec les élèves

C'est sur monsieur le préfet que roule principalement la discipline de la maison. L'esprit de vigilance, d'attention et d'exactitude doit faire son caractère principal. [31]

Il évitera soigneusement dans toute sa conduite tout ce qui pourrait donner lieu aux ridicules ; dans ses rapports avec les élèves pour les différentes permissions, il évitera d'agir par humeur, prévention, entêtement ; il leur répondra gravement oui, ou non, et ne discutera jamais avec eux. Même dans ses réprimandes aux élèves, il sera toujours honnête, jamais aucune expression injurieuse, de mépris ou de colère. Toutes ses paroles, toutes ses démarches doivent être empreintes d'un ton de gravité, de fermeté et de douceur. [42]

Il s'exercera à une grande patience, se rappellera souvent la faiblesse et la légèreté du jeune âge, il prendra Jésus Christ au milieu des enfants pour modèle. [43]

Rapports de messieurs les professeurs avec les élèves en classes

Après les devoirs que la religion impose à messieurs les professeurs, celui qui tient le premier rang est sans doute le soin qu'ils doivent à leurs élèves. Ils n'oublieront jamais qu'aucun prétexte ne pourrait tranquilliser leur conscience, s'ils se laissaient aller à la négligence dans la préparation de leur classe. [55]

Ils sont instamment priés de se rendre en classe au premier son de la cloche... afin que les élèves trouvent tout de suite toutes les portes des classes ouvertes, et le professeur à sa place. Le bon ordre et l'observation du silence dépendent de cette ponctualité de messieurs les professeurs. [56]

Ils s'appliqueront à rendre leur classe intéressante et propre à exciter l'attention des élèves ; ils exciteront l'attention de toute manière surtout par les bonnes notes dont ils feront le relevé à la fin de chaque mois pour les proclamer publiquement et avec solennité. [61]

Ils éviteront avec le plus grand soin l'esprit de partialité et tout ce qui pourrait donner lieu de les suspecter sur ce point ; ils prodigueront leur soin aux faibles comme aux forts. Ce ne serait accomplir son devoir qu'à moitié, et mettre dans la classe un esprit de murmure, de ne s'attacher qu'à ceux qui ont plus d'ouverture ; il faut également aider ceux qui sont plus tardifs, les encourager, ne pas exiger au-dessus de leur talent... [63]

Ils feront une étude particulière du caractère de chaque élève, afin de connaître la manière de le prendre ; ils tâcheront de gagner leur confiance, afin de mieux les gagner à Jésus Christ et les porter plus aisément au travail. Lorsqu'ils sauront qu'un de leurs élèves s'est rendu coupable de quelque faute plus grave, ils tâcheront de l'avertir en particulier avec beaucoup de bonté, lui indiqueront les moyens de n'y plus retomber. [68]

Ils montreront toujours en classe un visage serein, un air grave, parleront peu, feront peu de menaces, se posséderont toujours bien. Jamais aucune expression injurieuse, humiliante pour l'élève ; beaucoup de patience, de longanimité, jamais aucune voie de fait, ni punir dans un moment d'émotion. [72]

Ils sont instamment priés de n'expulser de la classe qu'à la dernière extrémité et qu'après avoir pris conseil. Pour agir avec plus de maturité et pour que l'expulsion même momentanée produise un effet plus salutaire, on leur conseille fortement de ne jamais renvoyer de la classe, à moins d'un cas extraordinaire, aucun élève le même jour de sa faute. [73]

Les pénitences à imposer aux élèves et la prudence avec laquelle on doit les imposer

Rien ne demande plus de prudence, de maturité, de réflexion que l'imposition des pénitences aux enfants coupables de quelque faute, si l'on veut qu'elles produisent un effet salutaire. Avant de punir, il faut d'abord être bien sûr de la faute ; dans le doute, il vaut mieux omettre la correction ; il ne faut jamais punir sévèrement une faute légère ; les enfants sentent aussi bien que personne ce qu'ils méritent. [76]

Règle importante, ne punissons jamais un enfant dans son premier mouvement ni dans le nôtre, et ne prenons jamais sans une véritable nécessité un air austère et impérieux ; autrement, nous fermerions le cœur de l'enfant et nous ôterions la confiance sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation... [78]

Nos rapports mutuels les uns avec les autres

Nous nous aimerons tous comme des frères et nous nous honorerons mutuellement avec un respect affectueux toujours unis à la politesse chrétienne, afin que nos enfants n'ayant sur ce rapport que de bons exemples sous les yeux en agissent entre eux de même... [84]

Nous éviterons ces plaisanteries qui, quoiqu'innocentes en elles-mêmes, ne laissent pas souvent de fatiguer celui qui en est l'objet ; de nous tourner en ridicule, de prendre parti contre l'un de nous. Un bon esprit ne cherche jamais à semer la division nulle part. S'il n'est pas de l'avis des autres, il s'abstient de le manifester et de se plaindre. Il sait qu'il peut se tromper, et que souvent l'on approuve dans la suite ce que d'abord on désapprouvait. [85]

Nous ne ferons jamais aux enfants aucune plainte d'un des messieurs de la maison, quel qu'il soit. Ce serait les scandaliser. Nous nous supporterons tous dans nos défauts et nous nous regarderons tous comme solidaires les uns pour les autres dans la conduite de la maison. [87]

Nos rapports avec monsieur le supérieur

Messieurs les directeurs, professeurs de la maison sont instamment priés de vouloir bien avertir monsieur le supérieur de tout ce qu'ils découvriraient dans sa conduite de contraire au bien de la maison. C'est un service important qu'ils lui rendront et dont il sera reconnaissant. [90]

Ils lui porteront compassion dans sa charge, se rappelant qu'il est bien plus facile et surtout bien plus sûr d'obéir que de commander. Ils l'aideront de leurs conseils, iront au devant de ses désirs pour alléger son fardeau et se prêteront à tout ce qu'il désirera d'eux pour le bien de la maison. [91]

Si par mégarde monsieur le supérieur leur manquait d'égard, ils l'excuseront en eux-mêmes, éviteront de s'en plaindre à d'autres qu'à lui-même pour ne pas perdre le mérite de la patience. [92]

TROIS ASPECTS DE LA PENSÉE DE JEAN-CLAUDE COLIN.

Commentaire du Père François Drouilly sur les Avis aux Maîtres, in « Les avis aux maîtres de Jean - Claude Colin au personnel du petit séminaire de Belley » 1990.

Trois aspects choisis parmi bien d'autres, parce que symptomatiques, semble-t-il, de cette perception des besoins des jeunes de son temps.

Une sainte gaieté

Expression surprenante chez un homme très sensible aux *malheurs des temps*. Colin, en effet, puise dans la réalité qui l'entoure (la politique, la religion, les mœurs, la culture...) la conviction que tout va mal !

Le genre humain m'apparaît aujourd'hui comme un vieux tronc usé et qu'un ver a piqué à la racine ; ce ver c'est l'incrédulité, c'est l'indifférence qui a rendu le monde une seconde fois païen (ES, doc. 117, § 2).

La grande révolution a laissé de profondes traces dans notre France ; nous sommes livrés à l'indifférence, au panthéisme, au matérialisme (ES, doc. 118, § 1).

Nous sommes vraiment dans un temps malheureux : il faut gémir, prier (ES, doc. 31, § 7).

Un siècle d'excès (ES, doc. 42, § 1).

Sous le rapport religieux, c'est un siècle d'ignorance la plus profonde (ES, doc. 142, § 2).

Cette vive conscience de la difficulté des temps rend encore plus intéressants ses propos sur la gaieté qu'il faut manifester avec et envers les jeunes.

C'est le conseil qu'il donne aux pères : « Soyez toujours gais » (ES, doc. 45, § 3). « Livrez-vous à la joie », dit-il au père Fournier : « Sautez un peu. La gaieté soulage la nature » (ES, doc. 50).

La maison de Belley avait la réputation d'être particulièrement gaie. Au pensionnat de la Capuciniere, où des enfants plus jeunes sont mêlés à quelques étudiants en théologie, il recommande pour tous « une sainte gaieté ».

Cela va de pair avec un certain style de vie, une grande liberté dans les jeux, de longues récréations qu'il refuse de raccourcir quand le responsable de la maison le lui demande, des promenades adaptées à la résistance des plus jeunes.

Et lorsqu'il s'agit de vacances pour les étudiants maristes, il n'hésite pas une minute : qu'ils prennent des vacances à la maison. Cela ne peut leur faire du tort si ce n'est un peu pour la piété. « Quant à leur vocation, je ne suis pas fâché qu'elle soit éprouvée un peu. ».

Beaucoup d'aisance et de liberté pendant les vacances, un règlement large, très large.

Des remarques encore plus étonnantes lorsqu'on les compare aux conseils prodigués aux religieux par le père Rodriguez. Dans la *Pratique de la perfection chrétienne* (édition de 1829) il met en garde contre « l'importunité des parents », contre les visites en famille, inutiles et dangereuses.

On sait qu'à Belley, Colin organisait des fêtes avec feux d'artifice et musique.

Toutes ces pratiques sont confirmées par le témoignage d'un ancien élève de Belley, Sandre. Quelques extraits de ses mémoires nous sont parvenus par l'intermédiaire de son arrière-petit-fils. À propos de la Capuciniere, il écrit ceci :

Mon séjour chez les pères était très agréable pour moi et je m'y plaisais... Nous étions là comme en famille vivant en paix comme des frères et n'ayant que de bons exemples sous les yeux... Très gaiement, très amicalement, on se promenait, on causait, on chantait, on fabriquait des chapelets pour les missions et c'est là que j'ai appris à les faire.

Cette distance que Colin établit entre sa conviction de la difficulté des temps et sa façon de faire envers les jeunes, c'est la prise en considération de l'état d'enfance et de jeunesse. Des jeunes qui ont le *droit* de vivre à l'écart des plus graves problèmes du moment.

On élargira facilement ce thème en relisant les *Avis aux professeurs* : la prise en considération de « la faiblesse et de la légèreté de cet âge » vient comme un refrain tempérer les recommandations sur le travail et la discipline.

Une grande sécurité affective, des travaux et des jeux à leur mesure, voilà la meilleure façon de préparer des jeunes à exercer leurs responsabilités futures. La précocité se paie : Colin voit bien autour de lui les dégâts produits dans la jeunesse par une participation trop précoce et trop grande aux agitations de la société.

Peu de pratiques.

Pour comprendre la position de Colin à ce sujet, il convient de se rappeler l'ambiance qui régnait dans les collèges de l'Université. Officiellement catholiques, à ce titre ils imposent des pratiques à leurs élèves : des messes, la réception des sacrements, communions, confessions, des retraites, des prières.

Le plus souvent, c'est l'occasion de mascarades : tout à coup les élèves refusent de chanter l'office. Ils font des confessions ou des communions sacrilèges. On connaît un proviseur qui encourage ses élèves à communier en leur donnant de meilleures notes. L'aumônier est un fonctionnaire inutile le plus souvent, inutilisé quand il n'est pas inutilisable.

Colin prend de la distance par rapport à cet état de fait : peu de pratiques. Et de fait, à la Capucinière, comme l'indique le père Coste, on se trouve devant un programme nettement plus léger et plus souple que celui des pensionnats chrétiens un siècle plus tard. Une messe par semaine, le jeudi, une dizaine de chapelets par jour, une confession par mois. Et il reproche au père Mayet d'en faire toujours trop, et au père Ducharne d'être trop long dans ses dévotions.

On peut trouver plusieurs raisons à ce comportement :

- certaines tiennent à la psychologie des enfants : certains chahutent, d'autres dorment à la chapelle, ce n'est pas mieux ! À la limite, il ferait plus volontiers confiance aux premiers : il faut se méfier des « bâtons », des « pacifiques » qui dorment à la chapelle, qui dorment en étude (ES, doc 36, § 2). Il rit d'un père mariste qui trouve les enfants dissipés : comme s'il pouvait en être autrement ! (ES, doc. 137) C'est dans leur nature de bouger, de remuer, d'être espiègles, ce qui ne les empêche nullement d'être attentifs, de retenir. Mais nous n'avons pas à les placer dans des situations par trop contraires à leur nature (ES, doc, 151).

- Colin a aussi le souci d'une certaine efficacité éducative : il pense qu'il ne faut pas courir plusieurs lièvres à la fois. Et il nous laisse ce principe éducatif : « Moi, je ne demande que ce que je ne puis pas [ne pas] demander. Je coule largement » (ES, doc 40, § 4).

L'anecdote racontée par Mayet à propos de la mort de Montlosier illustre bien son propos. Ce publiciste avait écrit un pamphlet contre les Jésuites. Au moment de sa mort, l'évêque de Clermont exige de lui une rétractation écrite et publique. Mais il meurt avant de l'avoir faite. Et l'Église refuse l'enterrement religieux. Et Colin commente ainsi l'événement : « Si on lui eût demandé moins, lui même aurait peut-être fait après beaucoup plus qu'on aurait demandé » (ES, doc 14, § 7).

Il a en somme cette conviction que les hommes, jeunes ou adultes, savent en fait ce qu'ils ont à faire, et qu'ils ont en eux-mêmes les moyens de le réaliser. L'éducateur, lui, intervient pour rappeler le chemin, encourager, mais il ne fait pas le travail à la place des autres.

Déjà saint Augustin pensait ainsi : sur quoi s'appuie cette conviction que l'homme peut faire tout, tout seul, sinon qu'en dernière instance il se réfère à la vérité intérieure qui l'habite ? Ainsi, disait-il, il n'y a pas des maîtres et des disciples. Mais tous les hommes sont disciples, condisciples d'un seul maître. Et la parole qui nous est transmise par nos semblables ne fait que nous avertir, nous renvoyer à la vérité qui est en nous. « J'attends que leur foi grandisse », disait Colin en parlant des jeunes, « puis ils font d'eux-mêmes, tout vient ensuite » (ES, doc. 40, § 4).

Un projet pour chacun.

L'éducateur participe à la tâche créatrice de Dieu. Il la complète en quelque sorte :

Quand l'homme sort des mains de sa nourrice, il n'est qu'ébauché : il faut le faire homme, former son cœur, son caractère, sa vertu, etc. C'est ce que fait l'éducation. Rien de plus élevé. On lui donne comme une seconde création (ES, doc. 13, § 11).

Faire un homme, *a fortiori* faire un chrétien : voilà une tâche divine. Il ne s'agit pas de « forger » les êtres au sens volontariste du terme, mais de les révéler à eux-mêmes, de leur dire qui ils sont et qui ils sont pour Dieu.

Un jeune se confessait à Colin et lui avouait toujours les mêmes fautes. Et comme il se décourage, Colin lui dit : « Si vous le voulez, vous vous corrigerez. Dieu a de grands desseins sur vous » (ES, doc. 52).

Ainsi révèle-t-il à chacun que Dieu l'aime, que la vie a un sens à cause de cela et qu'on peut la bâtir sur un projet parce qu'il y a cette sécurité fondamentale de l'amour de Dieu. Voilà ce qui assure une bonne base à la subjectivité de chaque jeune.

Un tel propos s'adresse à tous les jeunes, et spécialement à ceux qui auraient tendance à désespérer : « Nous sommes non pour ceux qui sont sains, mais pour ceux qui sont malades. ». Et de critiquer la tendance qu'on a de renvoyer :

Oh ! Qu'il est plus aisé de se débarrasser de tout ce qui est dangereux que de convertir ! Le zèle ne consiste pas à éloigner tout de suite tout ce qui gêne pour le bien... Il faut faire tout ce qu'on peut, tout essayer, prier, et ce n'est qu'à l'extrémité qu'on sévit (QS, doc. 206, § 6 et 9).

Est-ce dans ce même esprit qu'il recommande de :

Choisir les établissements les plus pauvres, parce que c'est dans ces sortes d'établissements qu'on peut faire le bien plus en secret ; il y a là plus de bien à faire et on le fait avec plus de sûreté (ES, doc. 188, § 14).

Il serait intéressant de vérifier dans la pratique si ce principe fut appliqué.

Pour atteindre ce but il faut utiliser tous les moyens :

- aimer les enfants sans chercher à s'en faire aimer,
- ne jamais les prendre de front,
- faire une large place à la compréhension, notamment dans les questions de discipline,
- faciliter au maximum toute initiative de leur part qui les rapprocherait du but : on sait la disponibilité personnelle de Colin aux enfants,
- faire preuve de miséricorde, même en ce qui regarde les péchés d'immoralité, si l'on pense que le progrès est possible,
- et surtout combiner tous les moyens, tout faire pour parvenir au but :

(Le père Colin) se conduisit avec tant de prudence, tant de fermeté, combina si bien le silence, l'action, la douceur, la force, le support, pria tant, fit tant prier, prévint, veilla, coula sur ce qu'il ne pouvait arrêter sans tout briser, qu'enfin il atteignit les vacances et la maison se soutint jusqu'au bout... Sans un bon médecin, le malade eût été perdu (à propos de la crise de 1831 à Belley : OM 2, doc. 476, c).

C'est cette perspective qui légitime le ministère éducatif chez Jean-Claude Colin. Rien n'est plus important à ses yeux, comme il le rappelle vertement à un jeune père mariste qui avait dit publiquement son « dégoût d'enseigner » :

J'estime cent fois plus l'éducation de la jeunesse dans nos pays, qui sont aussi des pays d'infidèles, que les missions étrangères (ES, doc. 172, § 19).

Conclusions.

Jean-Claude Colin n'est pas un réformateur pédagogique. Ce qu'il écrit à ce sujet dans les *Avis aux professeurs de Belley* n'est pas original : émulation, importance de l'écrit par rapport à l'oral, prudence et rareté dans l'application des punitions. On trouve tout cela pratiquement dès la fin du seizième siècle dans le *Ratio studiorum* des Jésuites et repris régulièrement dans les traités d'éducation.

Mais la synthèse et l'intériorisation qu'il en fait sont plus originales et montrent bien son sens aigu de la situation éducative dans laquelle il se trouve.

Les temps ont changé. L'enseignement a pris dans la vie scolaire la part du lion, à tel point que certains professeurs se demandent s'ils sont encore éducateurs. Et les jeunes d'aujourd'hui, malgré des ressemblances troublantes avec leurs aïeux de 1830, vivent dans un autre monde.

Mais la parole et la pratique de Colin nous posent encore question et nous invitent à inventer des réponses pour notre temps.

À une époque où l'on parle de plus en plus de concurrence, de loi du marché entre les établissements scolaires publics, privés, confessionnels ou non, Colin nous met en garde contre une mauvaise publicité : « Je ne suis pas un négociant d'éducation, un marchand de grec et de latin, un marchand de soupe. » (ES, doc. 179, § 6).

Voilà tout l'arsenal des exigences scolaires, celles de chaque professeur dans sa classe, celles de l'établissement. Et puis, voilà des parents qui se plaignent parfois avec un peu d'agressivité : « On ne demande plus rien aux enfants... » Et Colin de répéter : « Je ne demande que ce que je ne puis pas ne pas demander ».

Voilà une jeunesse qui dans son ensemble manifeste vis-à-vis de l'école un ras le bol assez généralisé, qui véhicule plus d'angoisse que ne le laisserait supposer un *look* plutôt décontracté. Et Colin de maintenir que l'enfance et la jeunesse ne sont pas forcément les périodes de la vie où l'on doit en « baver ». Et qu'après tout, une certaine sécurité affective, une bonne dépendance des adultes pourraient peut-être leur éviter de rechercher ailleurs d'autres dépendances moins constructives et plus nocives.

Voilà une vie scolaire (des horaires, des contrôles, des contraintes), tout un ensemble dont la caractéristique principale n'est certainement pas la gaieté. Colin comprendrait-il que l'étude aille forcément de pair avec l'ennui et la morosité ?

Voilà des jeunes qui ont du mal à s'identifier à des adultes par trop « absents », des jeunes qui n'arrivent pas à construire leur personnalité par manque de sécurité affective et aussi par manque de contenu, ou encore parce qu'ils ont du mal à se situer dans le temps, ou tout simplement parce qu'ils ne savent pas comment parler et à qui parler. Colin arriverait-il à les convaincre que leur vie a un sens parce que Dieu a un projet sur eux ?

Voilà des responsables d'établissement pris dans le réseau inextricable des contraintes quotidiennes : nécessité de « faire des résultats », nécessité d'entendre tous et chacun, soucis importants de l'intendance, gestion de véritables petites entreprises. Et Colin de nous rappeler que la seule entreprise qui vaille la peine d'y consacrer sa vie, c'est de révéler les jeunes à eux-mêmes et de leur permettre ainsi d'accueillir Dieu. C'est de les mettre en marche.

TRADITION SPIRITUELLE ET ÉDUCATIVE DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE.

Conférence du Père Marc Perrot, directeur de l'Externat Sainte Marie à Lyon, aux enseignants de La Verpillière en mars 1986.

Lorsque je viens dans cette étude, je m'adresse habituellement aux parents, aussi suis-je très heureux de pouvoir parler, aujourd'hui, aux professeurs, puisque un établissement scolaire se construit d'abord avec eux.

Un jeune professeur de Lyon m'avait demandé, il y a quelques mois, de pouvoir expliquer, exprimer, ce qui, pour les Pères maristes, était important et animateur du point de vue de l'esprit dans lequel ils travaillent et du point de vue de l'organisation des collèges ; autrement dit, ce qu'était notre tradition du point de vue spirituel et pédagogique.

Je voudrais, dans un premier point, établir pourquoi il me semble qu'effectivement *il faut parler de tradition spirituelle avant de parler de tradition éducative*, qu'on ne peut pas, dans la mesure où l'on épouse le mouvement qui a présidé à la création de collèges tels que celui-ci, partir uniquement de la technique pédagogique ou de l'organisation administrative.

Nos façons d'agir à l'égard de nos élèves, notre pédagogie qui doivent toujours avoir une justification

rationnelle, ont en fait leur vrai fondement, et donc leur principe critique d'analyse et leur principe d'évolution, dans l'esprit qui nous anime : c'est cet esprit mariste qui est notre véritable référence et dont je voudrais parler d'abord.

Comme tout chrétien, *notre référence est d'abord évangélique* ; mais l'Évangile n'est pas seulement un texte : l'Évangile est né dans l'Église d'une prédication antérieure à la lettre et à l'écriture de cet Évangile, et l'Église en est maîtresse tout en étant jugée par lui. C'est ce mouvement réciproque du texte et de l'Église vivante qui fait la tension de la vie religieuse, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais de certitude acquise par un individu ni d'appropriation possible de la vérité et de l'absolu. Comme il est dit au Concile de Trente, (texte difficile mais important à connaître pour ne pas faire partie de l'Église comme d'un parti), la pureté de l'Évangile est conservée dans l'Église comme une source de vérité dans la mesure où cet Évangile est constitué de façon indissociable par le texte écrit et par la tradition vivante des croyants, de même que l'Évangile lui-même n'est pas seulement ce qui nous reste des dires et des faits du Christ. mais est sa vie même. Pour un croyant, c'est lui, le Christ, qui

dans son existence est la Bonne Nouvelle et non pas simplement une sorte de sagesse que l'on trouverait dans un livre. De ce fait, la même référence évangélique peut être prise et méditée à travers des traditions spirituelles différentes.

Lorsque le 23 juillet 1816, le Père Colin et quelques compagnons faisaient le voeu à Fourvière de se consacrer à la fondation de la Société de Marie, c'était dans l'intention de vivre dans l'esprit de la Vierge, dans l'intention de la prendre pour modèle et non pas de la célébrer, de lui faire un culte particulier : je crois que c'est un des points qui caractérise notre société de religieux par rapport à d'autres sociétés de prêtres et de religieux qui sont voués à la Vierge Marie. *Les Maristes essaient davantage de prendre Marie comme modèle, plutôt que de la prendre comme une sainte à célébrer pour elle-même* puisque la Vierge nous conduit au Christ. C'est donc en essayant de reproduire les qualités propres de la foi de la Vierge Marie que l'on entre dans l'esprit de la Société de Marie. Marie n'est pas un objet de discours, mais un point de référence, inspiratrice de l'attitude juste par rapport à l'enfant.

À ce sujet, je voudrais vous lire un texte qui est au cœur de la fondation de la Société de Marie. Texte de nos constitutions intitulé « l'Esprit de la Société » qui montre comment l'idée de Marie comme modèle est reprise inlassablement par notre père fondateur.

« Les religieux maristes n'oublieront jamais que, par un choix gracieux, ils sont de la famille de la Bienheureuse Marie ; en s'appelant maristes, ils portent son nom ; ils l'ont choisie dès l'origine comme leur modèle.

Ils s'appliqueront constamment à aspirer et respirer son esprit qui est un esprit d'humilité, d'abnégation, d'union intime à Dieu, d'ardente charité avec le prochain. Ils s'efforceront d'imiter Marie dans leurs pensées, leur langage et dans toutes leurs œuvres : c'est pourquoi s'attachant aux pas de leur Mère, ils seront absolument étrangers à l'esprit du monde, c'est-à-dire dépouillés de toute ambition des choses de la terre et vides de toute recherche personnelle ; ils se conduiront comme des pèlerins sur la terre ». Il y a dans ce texte une expression que certains d'entre vous avaient remarquée quand je l'avais utilisée au début de cette année : « Ils se considéreront sur la terre comme des *serviteurs inutiles* ». « Ils agiront avec zèle, aimant la solitude et le silence et la pratique des vertus cachées de façon à paraître - c'est aussi un terme utilisé chez nous - comme *inconnus et cachés dans ce monde* », de façon à passer inaperçus, à être ordinaires.

En fait, si cette adhésion à Dieu dans l'esprit de la Vierge Marie avait été très nette dès 1816, il faudra 20 ans pour que la Congrégation des Pères Maristes soit reconnue par Rome, puisse effectivement être organisée. Entre temps, le Père Colin a été nommé à divers postes. En particulier il a été vicaire à Cerdon, et c'est sans doute là, d'après les textes qui restent de cette époque, qu'il a découvert davantage l'esprit de recueillement en célébrant Marie à Nazareth, non pas d'abord dans l'action donc, mais d'abord dans la retraite de ce monde. Il m'est arrivé de vous dire qu'un des aspects caractéristiques de l'école était, à mes yeux, d'être un lieu de retraite du monde, parce qu'il n'y a pas constitution d'autonomie d'un esprit s'il

n'y a pas suffisamment de paix, de calme, de retrait par rapport aux modes.

Et puis, après avoir prêché des « missions » à l'intérieur du diocèse, il a été nommé en 1829 supérieur du petit séminaire et collège de Belley. C'est à ce moment que ses premières directives pédagogiques ont été données à ses collaborateurs : « L'avis aux maîtres » de 1829. Il donna des avis aux maîtres un peu comme aujourd'hui je pourrais vous en donner, mais il ne rédigea pas de traité de l'éducation. D'aucune façon il n'a été un théoricien de l'éducation : il s'est beaucoup appuyé sur ce qui existait déjà et en particulier sur ce que les Jésuites avaient pensé de façon générale, organisé depuis plusieurs siècles.

Le Père Colin pratiqua plutôt ce que l'on a appelé un empirisme éclairé ; il restait avant tout un spirituel et dans de nombreux collèges maristes qui virent le jour à partir de 1849, c'est moins la structure pédagogique qui sera originale que l'esprit.

Il y a eu de nombreuses fondations à partir de la Loi Falloux (1850) et le nombre des collèges à la fin du XIX^e siècle en France devait être d'une quinzaine ; il y a eu ensuite, à cause des lois d'expulsion des religieux, une répartition des Maristes dans le monde et des créations de collèges dans plusieurs pays. En France actuellement, il ne reste sous tutelle (ce mot est épouvantable, mais enfin c'est celui qui est utilisé pour exprimer la référence organique avec la Société de Marie) que les collèges d'Ollioules, c'est-à-dire l'ancien collège de Toulon, le collège de la Seyne, un des premiers qui a été fondé, le collège de Lyon, le collège de Riom, les collèges de Bury et de Senlis dans la région

parisienne et le collège de Differt en Belgique. Un collège très important, celui de Saint-Chamond, n'a plus de lien organique avec la Société de Marie, bien que beaucoup de personnes puissent vous dire : « Je suis un ancien des Pères maristes, j'ai été à Saint-Chamond ». Il en est de même pour le collège de Montluçon, qui était encore tenu par les Pères maristes il y a une quinzaine d'années, pour les collèges de Besançon, de Thionville, d'Enghien, etc. Donc, actuellement, il n'en reste plus que 6 en France et un en Belgique, dépendants de la Province de France.

Si pratiquement on a de la peine à distinguer ce qui nous est propre du point de vue pédagogique et ce qui est partagé par tout éducateur, cela n'a pas d'importance. D'abord parce que, comme nous l'avons déjà noté dans le texte de « l'Esprit de la Société », le Père Colin disait qu'il fallait que nous soyons le plus ordinaires possible et passer inaperçus ; mais aussi parce que *le chrétien n'a pas à se définir d'abord par ce qui le distingue des autres*, il n'a aucune prétention à avoir quelque chose en plus des autres, parce que *la foi chrétienne n'est pas un ajout à l'humanité*. La seule différence, pour celui qui a la foi chrétienne, est de connaître ses références. La voie rationnelle lui est aussi nécessaire et difficile qu'à tout homme et il ne trouve pas extraordinaire d'être d'accord avec d'autres puisqu'il pense que l'humanité trouve son accomplissement en Jésus Christ. Ce qui est important est de rechercher la cohérence avec notre référence et non pas de rechercher ce qui peut nous distinguer.

J'essaierai, à travers un vocabulaire qui court dans tous les textes du Père

Colin et des débuts de notre Société, de définir un certain nombre d'attitudes spirituelles dont nous faisons état au cours de nos réunions, ou dans des conseils de classe ou dans des décisions difficiles à prendre avec les élèves et qui sont justement nos références.

Il y a pour le Père Colin, une intuition de base qui est à la racine de toute foi véritable, *c'est l'humilité de notre action par rapport au tout de Dieu*. Voyez le texte de Pascal sur le néant de la créature, et cela a été certainement fondamental chez le Père Colin : croire en Dieu n'est pas simplement dire quelques mots sur ce qui serait la source de toute vie, de toute force qui dominerait l'immensité de l'univers, c'est avoir une relation personnelle avec quelqu'un dont nous venons, vers lequel nous allons et dont la grandeur, l'immensité ou la puissance est sans aucune commune mesure avec celle d'une créature ; et dans la foi chrétienne, nous savons que pour autant Dieu ne nous écrase pas, mais qu'il fait de nous ses enfants et qu'il nous aime. Cependant il y a au fond de la foi cette conviction absolue, radicale qu'il n'y a pas de commune mesure entre l'existence de Dieu et notre propre existence, donc ce néant de la créature de Pascal.

Cela fonde la conviction que *toute fécondité véritable est grâce* comme je vous l'ai dit, ou vient de Dieu. Vous connaissez ce texte de l'Épître de Saint-Paul : « C'est Paul qui a semé, c'est Apollos qui a arrosé, mais c'est Dieu qui fait croître. ».

Cette humilité profonde devant Dieu engendre une pauvreté de soi, un détachement par rapport à toute ambition personnelle et un effacement

devant l'enfant, devant le mystère de l'enfant. Maritain disait : « Le don le plus précieux chez un éducateur est une sorte d'attention sacrée et aimante à l'identité mystérieuse de l'enfant, laquelle est une réalité cachée, qu'aucune technique ne peut atteindre. ».

Cette humilité de base permet aussi de ne pas avoir de hâte ni d'impatience, d'essayer d'être dans la paix. Car si nous ne sommes pas à la source de la fécondité, si la maturation d'un enfant n'est pas de notre fait, si elle est grâce, nous avons à l'accueillir, à l'accompagner ; ce n'est pas notre fébrilité personnelle qui pourra la provoquer. Il y a une paix de l'âme nécessaire à l'amour vrai des enfants.

Cette même idée que par rapport à Dieu nous ne sommes rien a pour conséquence la fuite de toute vanité mondaine, comme disait le Père Colin, le refus du faste et de l'ostentation, la volonté, la décision d'être tout à fait étranger à l'esprit du monde, c'est-à-dire indépendant de pensée à l'égard des modes, la volonté d'être ordinaire, simple, commun, indifférent à ce que les gens pensent de nous. Voyez combien de difficultés nous pourrions avoir si nous nous laissions mener par l'idée : « Qu'est-ce que l'on va dire de ce que nous faisons ? ». Cette préoccupation est à rejeter radicalement. « Qu'est-ce qui est bien par rapport à l'enfant ? par rapport à ma responsabilité de professeur ? » Voilà la vraie question. Ce que les gens en penseront n'a aucune importance. Il faut fonder notre action, la qualité de notre rapport à l'enfant sur les valeurs qui nous habitent et nous unissent, non pas sur des jugements extérieurs qui souvent sont formulés sans tenir compte du bien le plus fondamental de l'enfant.

Ne pas se faire remarquer, être ordinaire et commun, cela veut dire également *refuser un certain élitisme*. Dans le dernier numéro de *Lyon Maristes*, j'ai été amené à répondre à plusieurs interrogations de parents et de professeurs sur le fait qu'un magazine avait publié une sorte de classement des établissements selon les résultats obtenus au baccalauréat. J'essayais d'expliquer que ce qui est important est que la qualité de notre enseignement soit telle que le meilleur élève ne soit pas pénalisé, mais que tous les élèves qui en sont capables puissent arriver, même difficilement, à la fin de leurs études. Depuis 20 ans, nous dépassons 80 % de réussite au baccalauréat, et parmi ces bacheliers, certains poursuivent leurs études au niveau le plus difficile. Ce critère de sérieux étant vérifié, ce qui importe avant tout est d'être ouvert au plus d'enfants possible et peut-être encore avec plus d'attention à ceux qui sont en difficulté, car les bons élèves pourraient presque se passer de professeurs ; le point le plus fort d'application de notre responsabilité réside dans cette attention aux plus démunis.

Dans le même temps, si *l'on essaie d'être loin de l'esprit du monde, il faut être très simple*. Un cardinal qui avait reçu le père Colin à Rome, quand le Père Colin essayait de faire reconnaître sa Société vers 1830, disait de lui : « Homo simplex ». Cette simplicité signifie qu'une personnalité s'unifie, devient plus cohérente, plus homogène. Mais évidemment cela ne veut pas du tout dire simple au sens où on l'entend dans le midi de la France, c'est-à-dire un peu naïf. Dans l'Évangile, vous connaissez cette parole : « Être simple comme une colombe et prudent comme un serpent ».

La simplicité est la marque d'unification d'une personne, pas du tout la marque d'une fragilité de la personnalité.

Être simple, c'est aussi « fuir le procédé », parce qu'il n'y a pas de technique pour être vraiment présent ; cela est important pour chaque professeur, parce qu'en dehors de quelques généralités qu'on peut énoncer quand il commence, chaque professeur doit découvrir sa voie propre ; nous avons chacun à trouver notre style propre, à devenir nous-mêmes, et non pas à nous abriter derrière des recettes. Être simple, respecter son auditoire, être soi-même, sincère, le moins dominateur possible, cela se fait d'autant de façons qu'il y a de visages parmi les êtres humains. Nous refusons ce qui serait l'analogie des conseils en marketing, dans les campagnes politiques, ou les gestes dits symboliques. On ne trompe pas un enfant, il n'y a pas de techniques pour aller à l'enfant, et toute personne qui aborde sérieusement son travail le sait.

J'ai lu récemment l'interview d'une star qui, bien qu'acteur, savait que le meilleur visage de lui-même qu'il pouvait donner était au-delà du calcul. « Si j'arrive à être naturel, disait-il, c'est que depuis des années, je fais le parcours du combattant en communication, mais je n'ai jamais calculé ».

Je crois que ceci est une règle absolument générale : nous avons à découvrir notre propre voie, notre propre façon de faire, et, tout compte fait, si nous sommes sûrs que ce qui arrivera de vrai, de juste, de bon, de véritable, vient de Dieu, si notre confiance est en Dieu, je pense que notre force d'affirmation n'en sera pas diminuée, nous ne nous déroberons pas à nos responsabilités,

nous serons au contraire plus assurés pour l'exprimer.

Si nous sommes trop soucieux de notre action, de la vérification de nos succès, de l'efficacité de notre action propre, nous risquons d'être moins assurés sur ce qui est bon pour les enfants ou pour les collègues. *Il y a un lien entre l'humilité et la magnanimité, l'aspiration à être l'instrument de grands desseins.*

Si notre époque a de la difficulté à réaliser de grands projets, c'est sans doute parce qu'elle n'a pas de désappropriation d'elle-même, de but ultime suffisant ; elle est dans une certaine insécurité vis-à-vis du sens de l'existence ; par suite elle manque de grandeur.

De même, la force est le refus de la mièvrerie, de la spiritualité sentimentale. À ce point de vue, le Père Colin était très net : « En chaire, on donne du sentimentalisme, rien de solide, on fait des petits livres de piété où il n'y a rien de solide. Savez-vous ce que sont ces livres ? Des sentiments agités, des passions mises en mouvement, voilà tout. Ne pointillez pas sans cesse sur votre conscience... Ayez une manière de faire plus mâle, plus virile. ». Et même, « Ne parlez pas trop de péché, cela éloigne. »

La compréhension des autres, le sens du pardon étaient très nets chez le Père Colin, parce qu'il pensait retrouver dans Marie des attitudes qu'on retrouve dans l'Évangile, quand le Christ dit : « Je ne suis pas venu pour condamner, mais pour sauver. ». Il jugeait nécessaire dans ce mouvement aux autres d'être le plus possible miséricordieux, tout au moins de comprendre toutes les difficultés des

enfants. C'est pourquoi, il m'arrive de dire à tel professeur ou éducateur : « Ne dites pas d'un élève : « C'est un copieur, c'est un menteur, c'est un voleur ». Dites, si c'est le cas, « il a copié, il a menti, il a volé », mais des actes répréhensibles ne peuvent suffire à le définir ; il ne faut pas l'y enfermer, il faut, à l'inverse, exprimer que nous restons inlassablement dans l'espérance à son égard. ».

Enfin je dirai un mot de ce qui est dit à la fin de « l'Esprit de la Société » : « Nous sommes des *serviteurs inutiles* ». Cela est évidemment incompréhensible au strict niveau humain ; mais cela veut dire que, par rapport à l'œuvre de Dieu, nous savons bien que nous sommes contingents, éphémères, mortels et nous n'avons pas la prétention de dire qu'il va manquer quelque chose à la réalisation du Royaume de Dieu si nous venons à mourir.

Une action ne se fait avec vérité par rapport au but ultime que dans la mesure où elle se fait avec le sens de notre contingence. Dans Saint Luc, Jésus nous dit (Luc, 17, 7-10) : « Un maître a un serviteur qui revient des champs, qui a déjà travaillé. Il dit à son serviteur : « J'ai besoin de manger, donc avant de manger toi-même, prépare mon repas ». Et le serviteur n'a fait que ce qu'il devait faire. Son maître n'a pas à le louer particulièrement. ».

C'est un peu dur, mais cela signifie que notre travail humain est un travail qui est normal, qui a d'ailleurs sa satisfaction propre à son propre niveau ; que notre travail n'est pas un travail qui a une nécessité métaphysique, il faut l'admettre. Ce qui a une nécessité métaphysique, c'est que nous soyons placés d'une façon juste par rapport à

Dieu, au Royaume de Dieu (vivre suivant les Béatitudes). Mais *en tant qu'œuvre, notre œuvre n'a pas de nécessité métaphysique*, je crois.

Le Père Colin disait : « Soit que nous soyons malades, soit que nous nous portions bien, nous ne sommes bons à rien ». Nous connaissons des êtres qui auraient été très capables et dont la vie est inefficace au niveau historique par suite de la maladie.

Ce n'est pas au niveau de l'œuvre que nous faisons que nous sommes significatifs (ce serait orgueil de penser autrement), il faut toujours dire : « Servi inutiles sumus » : *Dieu n'a besoin de personne*.

Je veux bien que notre travail ait une consistance, indépendamment de la position religieuse de ceux qui y travaillent. Mais, si cette maison peut avoir une situation dans l'Église, vis-à-vis de Dieu, il est bien certain que ce n'est que par Sa présence mystérieuse à l'intérieur de cette œuvre. Tout le niveau critique auquel nous nous livrerons est un niveau solide, valable, mais *en définitive, par rapport au royaume de Dieu, nous ne savons pas ce qui est réellement en œuvre*, nous ne pouvons le juger ou le dominer et il faut admettre que si ce n'est pas par l'un que cela sera fait, dans l'espérance, par l'autre cela se fera ; nous ne sommes pas nécessaires.

Pour clore le vocabulaire mariste, je dirai que, dans la pratique pédagogique quotidienne, cet ensemble de directions spirituelles donne ce que l'on pourrait appeler la quadrature du cercle. On trouve en effet dans les conseils pratiques du Père Colin les deux expressions apparemment antinomiques : « Soyez ronds », « Soyez carrés », c'est-à-dire en

fait : Saint François de Sales et Saint Ignace.

« Soyez ronds », c'est tout ce qui est accueil, compréhension, miséricorde, bonhomie, libéralisme, refus de l'administratif pur, de la complication inutile, attention aux personnes, courtoisie des rapports, refus du dogmatisme, de l'esprit de système, de l'idéologie.

Et ce qui est carré, c'est ce qui est exigence, rectitude, exactitude, discipline, refus des faux-fuyants, netteté des conduites et des positions, compétence rigoureuse, refus des conduites fausses qui trompent les élèves ou les collègues, respect de la parole donnée, netteté, simplicité, positions franches, pas de demi-mesures.

C'est une image, mais elle donne bien les deux dimensions. Elle est très évangélique parce que, s'il y a un livre où l'on trouve tout et son contraire, c'est bien l'Évangile (cf. le livre du Père de Lubac *Paradoxes chrétiens*).

Voilà donc pour le premier point, ce qui m'apparaît l'Esprit de la Société de Marie et donc l'esprit qui est à l'origine des conduites pédagogiques dans nos établissements secondaires.

Mais alors on m'a souvent dit « *Pourquoi ne faites-vous pas à partir de là un projet éducatif ?* ».

Je pense que le terme de « projet » est dangereux en éducation, parce qu'il peut accréditer une logique de l'exemplarité et parce qu'il implique un certain volontarisme pédagogique.

Dans un éditorial, j'avais noté la *difficulté de l'exemplarité*. D'abord au

niveau spirituel, j'insistais sur le fait que ce n'est pas ce que nous voulons être qui est nécessairement perçu par les autres. Parce que ce n'est pas nécessairement ce qui est vécu mais aussi parce que notre visage ne nous appartient pas et que, si nous témoignons, c'est toujours à notre insu.

Mais plus humblement, je pense qu'il faut renoncer à citer comme exemple une réalisation pédagogique remarquable ; cela peut donner des idées mais, dès qu'il existe créativité et qualité, il y a non reproductibilité des « expériences ». J'ai connu un professeur qui avait réalisé la prouesse dans la même année de concevoir avec ses élèves un plan de roman, de leur faire rédiger cette œuvre au cours de leurs devoirs hebdomadaires, d'en tirer un scénario de film et de tourner ce film avec ces mêmes élèves comme acteurs. Ériger cette expérience en système serait méconnaître les qualités propres et personnelles qui l'avaient rendue possible. Une même personne d'ailleurs peut ne plus se sentir capable d'entreprendre à nouveau ce qu'elle a imaginé et réalisé si heureusement telle année. L'expérience en éducation ne peut être comprise au sens scientifique ; une expérience scientifique est par définition reproductible et le terme de « science humaine » pourrait faire accroire qu'il y a une science pédagogique et des méthodes, des procédés qui assureraient la qualité de la relation du professeur à l'élève. Cela ne paraît guère possible ; en dehors de conseils pédagogiques très généraux, on ne peut indiquer de recettes pour réussir là où le génie propre de chacun doit s'exercer. C'est donc le premier point : ne pas s'enclorre dans une sorte de brevétisation des expériences.

L'autre point est le *refus du volontarisme éducatif*, c'est-à-dire le refus de privilégier chez nos élèves un certain type de comportement et d'essayer de l'imposer. Cela a pu se concevoir et même se pratiquer ; mais, dans notre tradition mariste, je pense que nous avons davantage à accueillir des personnalités dans leur diversité ; si ces personnalités s'épanouissent selon leurs qualités propres, elles pourront marquer de leur originalité, de leurs qualités spécifiques, leur responsabilité ; nous n'avons pas à téléguider, à imposer une sorte de moule, de type d'enfant.

De plus remarquons que nos institutions scolaires sont sensibles aux évolutions du monde ; elles essayent de les assumer mais ne peuvent se définir en dehors d'elles.

Il y a de la naïveté à penser que l'aspect prophétique de la foi puisse s'exprimer sans tenir compte des conditionnements sociaux, ou des phénomènes « macroscopiques » qu'aucun individu ne peut empêcher. Un exemple : l'évolution de la société par rapport à la sexualité. Il y a une vingtaine d'années, on a essayé de nous engager dans des campagnes de protestations contre les sex-shop. J'ai tenté d'expliquer, à l'époque, que ce genre de protestation était sans effet. Se situer par rapport à ces phénomènes a un sens, mais nier cette évolution, ou essayer de bâtir un monde qui ne tiendrait pas compte de cette évolution, est un manque de bon sens. Il y a des phénomènes « macroscopiques » qui échappent à la décision de l'individu, parce qu'ils ne sont pas nés d'une intention particulière. Pourquoi le mouvement scientifique est-il né au XVI^e siècle, alors que les Grecs avaient intellectuellement tous les moyens d'en réaliser l'évolution

théorique et les applications pratiques ? Il y a des phénomènes considérables pour l'humanité qui ne proviennent pas d'un individu, ni d'un groupe d'individus, mais traduisent des évolutions très lentes qui ne sont pas à la portée d'une volonté personnelle.

Dans la pratique, certaines décisions peuvent nous distinguer et exprimer notre façon de concevoir nos relations aux élèves. Nous conservons les études, les cours d'instruction religieuse, la catéchèse, la classe du samedi matin, l'intégration verticale des établissements de la maternelle à la terminale, la fonction d'éducateur, etc.

Un point important de la tradition mariste est l'ouverture aux plus pauvres. Comment ne pas affirmer cette exigence spirituelle seulement comme une bonne intention ou un projet à venir ? La création de La Verpillière a correspondu à cette intention et nous a amenés à créer le « quotient familial ». Ce genre de décision dont il ne faut pas exagérer l'importance signifie bien une volonté d'ouverture, mais il faut à nouveau inventer et faire aboutir des solutions réalistes pour notre temps (forfait de demi-pension et d'interne par exemple) et ne pas oublier comme nous le disions plus haut que les plus pauvres sont aussi les plus démunis en d'autres domaines que financier.

Ainsi, je dirai qu'autant il m'apparaît riche de rappeler le faisceau d'exigences spirituelles auxquelles nous essayons de satisfaire, autant il m'apparaît dangereux de transcrire ces exigences en termes de projet abstrait, parce qu'un projet se réalise alors qu'une exigence demeure. Et cette exigence doit être source d'imagination et de création : comme le disait Alain, « il faut d'abord continuer, ensuite commencer », c'est-à-

dire d'abord assumer des situations, comprendre, se mettre au travail, et à partir de là imaginer.

En conclusion, j'examinerai une question que certains m'ont posée et qui traduit *le rêve ou la nostalgie d'une structure de chrétienté*. Ne pourrait-on imaginer de poser des conditions d'accès qui feraient nos collègues plus unanimes ? Ne pourrait-on dire : « Tant pis nous serons peu nombreux, mais nous serons de bons chrétiens, professeurs, parents élèves, nous serons le levain dans la pâte » ? Cette position ne paraît pas tenable, pour deux raisons.

D'abord, il n'y a pas de critère objectif de la qualité de la foi de quelqu'un ni de la qualité religieuse d'une institution ; si l'on tente d'en introduire, on peut induire des formalismes ou même des conduites hypocrites. Autant nous pouvons reconnaître l'Évangile comme notre référence, même si nous en sommes éloignés, autant nous ne pouvons affirmer notre institution scolaire comme un lieu d'Église indiscutable : seules les institutions sacramentelles sont pour le croyant des signes indiscutables de la présence de Dieu.

En second lieu, on oublie que les adultes pas plus que les jeunes ne sont constitués une fois pour toutes dans une situation religieuse. Certains peuvent croître dans la foi, d'autres se mettre à dormir, d'autres encore découvrir ou redécouvrir les chemins de la foi. Nos établissements ne sont pas des milieux où il y aurait un monde adulte stable et unanime et un monde d'enfants qui recevraient la bonne parole. Ce sont des milieux de vie pour les enfants mais pour les adultes aussi. Suivant le terme du Père Colin, nous sommes tous des *pèlerins*.

C'est pourquoi nous acceptons les conditions ordinaires de l'Église dans le temps d'aujourd'hui, avec cette humilité qui est bonne pour notre foi de savoir qu'il n'y a pas de lieu constitué où la vérité serait évidente. Nous sommes dans

un collège qui essaie de prendre l'Évangile comme inspiration et référence critique du point de vue pédagogique, du point de vue de son organisation, du point de vue des relations entre adultes. Ce n'est pas une évidence ; c'est notre responsabilité.

ON RENCONTRE DANS LE COLLÈGE MARISTE UN CERTAIN ESPRIT.

Extraits de l'intervention du Père Antoine Forissier, ancien directeur de l'Externat Sainte Marie de Lyon, au congrès mariste de Lyon en 1967.

Je définirai tout de suite l'esprit mariste des collèges en employant les termes mêmes qui sont les vôtres quand vous nous en parlez. C'est, dites-vous, un *esprit de famille et de simplicité*. Le plus souvent vous ne dissociez pas ces deux termes : ils vous paraissent se compléter l'un l'autre.

Esprit de famille : vous pensez d'abord *au fait que chaque enfant, chaque jeune, est connu dans le collège pour lui-même* et le sait rapidement ; vous pensez aux prénoms qui sont d'un usage très courant dans le dialogue personnel ; aux éducateurs et aux cadres qui peuvent vous parler de vos fils à l'improviste sans consulter leurs fiches ; aux rapports qui se lient facilement entre les jeunes et les adultes d'une maison.

Il y a pour expliquer cela des raisons qui tiennent aux structures : l'enfant n'est pas connu simplement comme élève par des professeurs qui n'auraient guère sur lui qu'un point de vue scolaire ; il existe sous d'autres aspects, avec d'autres talents, pour un Préfet de division, un Directeur Spirituel ou un animateur de mouvement ; par le fait il est bien rare qu'il ne rencontre pas dans l'une ou l'autre de ces personnes, un témoin de ce qu'il a en lui de meilleur ou de ce qu'il pense être le meilleur. Il arrive que ce témoin soit le Supérieur lui-même : apparemment plus lointain, il connaît souvent mieux l'enfant que ceux qui sont en contact direct avec lui, il sait, entre autres choses, son passé, et le souvenir vivant du passé peut aussi bien, suivant les cas, mettre en valeur les progrès du présent que minimiser les défaillances. Le plus original dans ce domaine, c'est probablement la relation qui s'établit fréquemment entre le mauvais élève et celui qui devrait apparaître comme son ennemi, je veux dire le Préfet des Classes et de Discipline. Le mauvais élève qui arrive pour la cinquième ou la sixième fois dans le bureau du Préfet des Classes parce qu'il est mis à la porte des cours et des études, ne s'y présente pas comme la première fois, la réception non plus n'est plus la même. Il semble dire : « C'est encore moi... » sans avoir à parler, le représentant du Code Pénal ne brandit plus ses foudres, il lui suffit d'un mot, d'un geste, d'un regard : on se connaît déjà bien. S'il doit y avoir rupture, elle ne sera pas toujours inamicale ; si on peut l'éviter, il n'est pas extraordinaire de voir le Préfet des Classes devenir, sans que ce soit dit, comme le Directeur Spirituel de ses mauvais élèves.

Mais si les structures, et en la circonstance la présence active de plusieurs personnes auprès de l'enfant, facilitent cet esprit, elles ne suffisent pas à en rendre compte. La spiritualité

d'une inspiration pour notre comportement auprès de son propre comportement, doit jouer un grand rôle : il est impossible que la méditation de Nazareth n'enseigne pas une attitude maternelle. On dit d'un être qu'il n'est absolument unique et irremplaçable, en dernier recours, que pour deux personnes : sa mère et Dieu. Un fils serait-il perdu dans la foule : sa mère le retrouvera ; serait-il tombé dans la déchéance la plus profonde et abandonné de tous, sa mère ne le reniera pas. **La première idée pédagogique** qui nous vient de la contemplation de Marie mère, c'est celle du caractère irremplaçable de chaque être. Nous savons dans la foi que tout homme est l'objet d'un regard personnel de Dieu, créé et racheté par lui, promis à une vocation originale et éternelle. Le sentiment maternel pousse à croire qu'il y a chez tous des talents propres, au sens évangélique du mot, à rechercher et découvrir ces talents, à vouloir cet épanouissement de la nature et de la grâce qui n'est jamais le même pour chacun. **La deuxième idée pédagogique**, c'est celle du dialogue surnaturel qui se joue continuellement au jour le jour en toute âme. Marie était la mère du Christ, et son regard de foi dut apprendre tout au long à reconnaître en son enfant le Fils de Dieu occupé « aux affaires de son Père », comme il le lui dit un jour au moment de ses douze ans. À son exemple, et avec son aide, nous essayons d'apprendre nous aussi à jeter ce deuxième regard de foi sur les enfants et sur les jeunes. Oserai-je dire que c'est là peut-être que se rencontre l'une des plus grandes joies sacerdotales. Comme l'action apostolique est loin de cette pression sur les âmes et de cette volonté de laisser des empreintes dont on nous présente parfois les images de caricature ! La grande affaire est d'aider l'âme à rencontrer directement son Dieu qui lui est déjà présent, de lui faciliter par les sacrements comme par la parole cette ouverture à la grâce qui déjà la sollicite. La grande joie sacerdotale, qui est de type maternel, c'est de percevoir parfois ce cheminement des âmes et cette présence en elles d'une grâce agissante, c'est de découvrir, souvent avec émotion, des efforts, des initiatives, des inventions de foi qu'on ne soupçonnait pas, et qui témoignent d'une vie profonde et secrète où Dieu se manifeste à sa manière. Marie peut éduquer en nous ce regard qui sait reconnaître les signes de Dieu, d'un Dieu qui nous parle à travers ceux qu'il nous confie. C'est important pour nous comme pour les parents que vous êtes.

Esprit de famille : vous pensez encore, je crois, à ces attitudes devant la vie qui s'appellent l'humour, la patience et l'optimisme ; elles vous paraissent avoir présidé à une bonne partie de vos relations avec les cadres du collège, soit comme élèves, soit comme parents.

L'humour d'abord. Je n'entends pas celui des humoristes, mais celui qui se manifeste dans la vie par une absence de solennité et une manière souriante de ne pas dramatiser. J'ai dû à deux personnes de pouvoir prendre une conscience claire de ce qui était engagé dans cet humour : le Père Vivier qui un jour dans une retraite en fit avec éclat l'analyse spirituelle, et un autre Père qui en vivait lucidement tous les jours et en faisait vivre les autres, qui fut en éducation le maître d'un certain nombre d'entre nous, dont le souvenir suscite toujours un sentiment de grand respect chez les familles qui l'ont connu, le Père René Girard à l'Externat de Lyon. L'une des phrases clefs du Père Girard était la suivante : « Lorsque vous parlez à des jeunes, lorsque vous faites quelque chose avec eux, lorsque vous voulez leur faire faire quelque chose, demandez-vous toujours ce qu'ils en penseront dans dix ans. ». L'une de ses préoccupations majeures était ainsi celle de la vérité : vérité des actes, vérité des personnes : *ne pas tricher avec l'enfance* et la jeunesse, ne pas jouer des pressions psychologiques, éliminer

l'inflation du langage et l'amplification des sentiments, être courtois avec les âmes, leur donner conscience de leur liberté ; *ne pas tricher avec soi-même*, être vrai dans ses possibilités d'action comme dans l'acceptation de ses faiblesses, ne pas se donner des façades, fussent-elles professionnelles, ne pas se prendre soi-même trop au sérieux tout en faisant sérieusement ce qu'on doit faire. L'humour ainsi compris consiste à prendre du recul : s'il trouve des motivations dans une exigence rationnelle de lucidité, il est à d'autres égards une forme moderne, pudique, civile, de ce qu'on appelle traditionnellement l'humilité (un mot qui gêne parfois à notre époque). C'est une éducation du souci de vérité. Car le recul par rapport à la vie, c'est encore ce qu'on nomme le sens du relatif : connaître l'importance de ce qu'on fait (« aimez ce que jamais on ne verra deux fois »), mais en même temps savoir que le monde tourne, que le temps passe, et que les choses humaines ne sont aussi que ce qu'elles sont : « quid hoc ad aeternitatem ? », traduit-on en latin. Le recul par rapport à soi-même, c'est la conscience du serviteur inutile, ce qui veut dire du serviteur utile, mais éventuellement négligeable, humainement remplaçable ; pour un éducateur, c'est le sentiment très vif que beaucoup de ses élèves iront plus loin que lui et la volonté de les aider à y parvenir ; pour le prêtre, c'est l'assurance que, par delà et à travers l'effort apostolique, c'est Dieu lui-même qui fait le travail. Il en résulte une grande détente et une grande liberté. Agir, bien sûr, de son mieux et autant qu'on le peut, mais ne pas encombrer son action, ne pas se laisser non plus encombrer fondamentalement par elle. Rester à sa place, à côté de cette action, spectateur amusé quand elle réussit, sans désespoir s'il faut la reprendre peu ou prou. C'est très marial, ce regard démystificateur sur le monde et sur soi, cette possibilité d'agir dans la paix et dans le sourire.

La patience ! C'est assurément l'une des pierres d'angle de la vie de famille. Vous le savez surabondamment, parents qui m'écoutez, vous savez aussi que nous le savons, de temps à autre nous sommes contents de nous encourager mutuellement, et ce n'est pas le moindre service que nous nous rendions. La patience, c'est l'épreuve du temps et de tout ce qui vient avec le temps. Cela consiste à tenir, tenir longtemps, tenir souvent plus de temps qu'on ne le pensait. Pour des problèmes scolaires, pour des problèmes de caractère, pour des problèmes d'adolescence, pour des problèmes de foi ! Nous ne savons pas quels furent les problèmes de Marie, nous en devinons du moins quelques-uns autour de l'épisode des douze ans. Mais Nazareth dura trente ans. La patience à cette lumière n'a pas simplement ce caractère de résignation à l'inévitable que pourrait laisser entendre notre propos, elle apparaît comme une complicité possible avec le temps et avec Dieu maître du temps. Par delà les enthousiasmes comme par delà les lassitudes. Les trente ans de Nazareth nous disent que tout ne se joue pas d'un coup, qu'il y a des rythmes humains, des délais à respecter. Mais plus encore ces trente ans nous font comprendre que le temps est grâce comme le détail de la vie qui s'égrène au long de ce temps, que Dieu est à l'œuvre dans le temps, que tout ce qui vient peut être signe d'une Providence : les retards comme les rapidités, les choses qui semblent se défaire comme celles qui se construisent, les crises comme les jours calmes. Et la patience devient une vertu positive qui sait compter avec le temps, ne pas le perdre mais s'en servir, agir sur lui par la prière, collaborer avec Dieu lui-même pour qu'il soit la durée féconde d'une vocation qui se découvre et cherche à s'épanouir.

J'ai nommé aussi ***l'optimisme***. Non pas l'optimisme béat, que la vie détruit vite, mais l'optimisme systématique, vertu des familles nombreuses où tout va bien. J'emploie ce mot

pour évoquer cette sorte de bonheur dynamique que j'ai connu élève et que je constate encore autour de moi. Là non plus je ne veux pas embellir : jeune collégien interne, j'ai connu des heures moroses comme tout le monde, tout n'est pas rose non plus pour les jeunes qui m'ont succédé, mais, par-dessus les faiblesses qui pouvaient tenir à moi comme au collège, ce qui l'emporte, c'est ce sentiment d'avoir éprouvé des joies profondes, qui, en composant ensemble une certaine joie de vivre générale, ont agi dans ma vie comme un ferment, comme un moteur, comme une invitation indéfiniment renouvelée à découvrir et à agir. L'optimisme de nos éducateurs, celui que, responsable, j'ai le devoir à mon tour d'entretenir, il se fondait et il se fonde toujours, j'en ai conscience, sur le sens de la création et sur l'espérance. *Sur le sens de la création*, parce que les valeurs humaines sont création divine, nous l'avons dit, il faut les promouvoir sans tricherie, sans jansénisme, en vérité. *Sur l'espérance* qui est confiance en Dieu et qu'il ne fait pas réserver aux seules heures noires : c'est la nuit sans doute qu'on découvre qu'il est bon de croire à la lumière, mais quelles ressources, quelles possibilités si l'on y croit de jour ! La leçon de la foi, l'exemple de Marie, c'est l'étonnante fécondité de la nature et de la grâce, c'est la petite graine qui devient l'arbre, c'est le centuple de ce monde, c'est chaque être, si pauvre soit-il, qui peut devenir pilier de la Communion des Saints, c'est une grâce qui, si l'on y consent, sait faire flèche de tout bois : tous les talents bien sûr, mais aussi les faiblesses, les échecs, les malheurs et le péché lui-même. L'optimisme est ainsi assurance de progrès, d'amélioration, de lendemains toujours plus beaux, il est confiance entreprenante, il suppose la prière, l'effort et la foi. La méditation de la Vierge empêche de s'en priver.

Quand vous parlez d'esprit de famille, vous pensez enfin à *la simplicité*. Les exemples viennent nombreux à l'esprit, et beaucoup se rapportent aux petites choses de l'existence : c'est le Préfet de division qui retrousse souvent les manches et s'attelle, avec ou sans ses élèves, aux différents travaux manuels qu'entraîne la vie de son groupe ; c'est le professeur qui se mêle aux activités d'atelier de tel ou tel club ; c'est toute une équipe de cadres et d'élèves (voire de parents) qui prête main-forte à la préparation d'une fête en transportant du matériel ; c'est l'animateur de camp qui fait la cuisine à l'étape avec ses garçons ; c'est le Père Girard encore qui, ayant surveillé un soir l'étude des Grands et s'étant rendu compte que la porte grinçait toutes les fois qu'on l'ouvrait, s'empara après dîner d'un outil de fortune, revint à l'étude et supprima le grincement... Partage non seulement des idées, des connaissances et des grandes choses, mais aussi des petites besognes, des humbles tâches, c'est typiquement familial, c'est tout à fait Nazareth. « Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte », le vers de Corneille s'adresse à tous les grands hommes, à tous ceux qui ont une importance dans la cité, à tous ceux qui jouent dehors leur personnage social, lorsqu'ils reviennent le soir, époux et pères de famille, à l'intérieur de leur foyer : le jouet qu'on répare, le problème d'arithmétique, le fusible qu'il faut remplacer, pour ne pas parler d'autre chose, c'est l'amour monnayé au détail dans les petites circonstances, affronté à l'usure des jours qui passent et des caractères, et c'est pour une grande part la vérité de la vie. Vous vous rappelez Verlaine, « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles... », et toutes ces ménagères que peignit Chardin au retour du marché, récurant la marmite, préparant un repas... Nazareth avec Joseph charpentier et Marie ménagère, Cana où Marie intervient dans la coulisse pour une affaire de vin qui manque, ce qu'a vécu Dieu fait homme dans son foyer terrestre, cela ne doit pas être fortuit.

Voilà donc cet esprit de famille, à base de reconnaissance des personnes individuelles, d'humour, de patience, d'optimisme et de simplicité. Les communautés le portent, et tout le monde en vit plus ou moins, religieux, laïcs, élèves. Son champ d'influence ne se limite même pas au collègue : il vous arrive, anciens élèves, de nous dire que vous en vivez encore, et votre vie parfois le montre bien.

LA RÉUSSITE À L'ÉCOLE.

Intervention du Père François Drouilly, alors provincial des Pères Maristes, lors de l'assemblée générale des parents d'élèves à Notre Dame de Bury en octobre 1992.

La réussite à l'école. J'ai réalisé ce que c'était en recevant des parents ici même, comme responsable du lycée. J'ai découvert tout ce qu'un père, une mère, investissent dans un passage de classe, dans le choix d'une section. J'ai mesuré l'aspect pénible décevant, voire dramatique d'un redoublement, d'une orientation non souhaitée ou considérée comme non prestigieuse, à fortiori d'un renvoi.

J'ai même rencontré des parents qui, lors de l'inscription de leur enfant en 6^e, me demandaient s'il pourrait faire une terminale C...

Des parents peuvent-ils réagir autrement ? Peuvent-ils ne pas souhaiter ce qu'ils pensent être le mieux pour leurs enfants ? Et comment peuvent-ils à ce propos garder assez de liberté d'esprit, de recul, lorsque les médias plantent à coups de matraque les bornes de notre réflexion : la morosité, le chômage, le prestige du diplôme, l'importance de l'argent, la compétition...

Que je sache, les résultats à Bury sont plus qu'honorables. On dépassera bientôt les 100 % de réussite, rejoignant ainsi les scores électoraux de Wallis et Futuna.

Mais cet aspect-là de la réussite ne nous suffit pas. Nous sommes plus exigeants et je souscris entièrement à ce que M. Chanel écrivait à ses enseignants le 22 juillet dernier :

« Sans doute devons nous nous féliciter d'avoir contribué, chacun à notre place, au succès des élèves, mais nous nous devons aussi de mesurer l'enjeu du travail, qui ne se réduit pas à la réussite scolaire. Par les exigences personnelles que nous respectons, par le goût du travail bien fait, par la curiosité que nous suscitons, par l'éveil des prises de responsabilité, par le respect des personnalités et du mystère de chaque jeune, par les engagements tenus dans la vie collective, nous participons, largement, à ce travail d'éducation défini par le projet éducatif Bury-Rosaire. ».

Je voudrais, après lui, insister sur quelques aspects de la réussite. Et rappeler d'abord, qu'avant d'être un élève, l'enfant est une personne qu'il ne peut en aucun cas être réduit à un seul aspect de sa personnalité et qu'il n'y a d'éducation que globale.

Cette réflexion banale amène quelques conséquences.

D'abord que l'école doit toujours se garder d'une évaluation intempestive : elle évalue des capacités, des prestations. En aucun cas elle ne juge une personne. Tout enseignant ayant bénéficié des confidences des élèves vous le dira : combien sont marqués, parfois pour longtemps, par un jugement rapide, par une étiquette qui colle à la peau, de « mauvais élève », de « nul » comme si on pouvait « annuler » un élève. Jamais un élève ne peut être réduit à un bulletin de notes.

Avant d'être un élève, le jeune est un enfant ou un adolescent. Avoir de la considération pour lui, c'est tenir compte de son âge de sa psychologie. Lorsque le Père Colin, fondateur des Pères Maristes, dirigeait le collège de Belley au XIX^e siècle, il revenait souvent sur la prise en considération nécessaire de « la faiblesse et de la légèreté de cet âge ». Aujourd'hui nous sommes des gens sérieux et nous avons oublié ce langage. On entend les préparer à la vie réelle, la vie où l'on ne rêve plus, mais où on en bave. La vie où il s'agit d'être le meilleur, fut-ce au prix de l'écrasement de quelques voisins, et de quelques principes.

On peut se poser des questions sur les conséquences à moyen et long terme de ce genre de discours. Est-il sans conséquences de voler aux enfants la part de vie qui leur revient ? Est-il sans conséquences de leur faire porter trop tôt des soucis qui ne sont pas les leurs, qu'ils ne peuvent pas avoir : à titre d'exemple, je citerai simplement la notion « d'avenir », qui n'a pas de contours précis pour des adolescents, et qui souvent engendre plutôt l'inquiétude que le projet.

La précocité se paie. Quels adultes sortiront de nos surchauffes ?

Enfin, comment ne pas reprendre cette belle expression de « mystère de la personne » à propos de vos enfants.

C'est un éducateur, don Bosco, le fondateur des Salésiens. qui disait que, dans la relation éducative. on est toujours trois : l'enfant, l'adulte et Dieu. Ici tous ne sont pas chrétiens et n'entreront pas dans ce langage. Mais ils admettront volontiers qu'on parle de mystère entre l'adulte et l'enfant. Et je suis persuadé que ce ne sont pas des parents qui me contrediront sur ce point. Ce n'est pas facile de découvrir l'adulte que sera l'adolescent : mais ce n'est pas une raison pour substituer notre projet au sien.

J'ai toujours rêvé de mener une grande enquête, avec des moyens sophistiqués, sur une ou plusieurs générations d'élèves de Bury, dix ou quinze ans après leur terminale, et de comparer les résultats qu'elle révélerait avec l'avis de leurs enseignants, de leurs éducateurs et de leurs parents. Je fais l'hypothèse qu'on aurait

bien des surprises sur leur évolution humaine, personnelle, professionnelle et religieuse.

Alors ne faisons rien, ne disons rien, penseront certains. Ce n'est pas ce que je prétends. J'invite plutôt à la modestie quant à nos jugements, à l'écoute de ce que les jeunes voudraient nous dire sans avoir toujours les mots pour le dire, à la confiance a priori et au dialogue, préférant toujours, dans le doute, donner sa chance à un enfant, quitte à être taxé de laxisme. Comme si on n'avait pas le droit à l'erreur.

Il y va pour les jeunes du sens de leur vie, du sens de la vie et pour ceux qui ont ce privilège, de la révélation que Dieu a sur chacun d'eux un grand dessein. Et cette attention-là, nous la devons encore bien plus à ceux qui doutent d'eux mêmes. C'est encore le Père Colin qui le dit, paraphrasant l'Évangile à propos des élèves : « nous sommes non pour ceux qui sont sains (saints ?) mais pour ceux qui sont malades ».

Autant dire que la personne de l'élève est au centre de tout projet éducatif et que l'objectif prioritaire c'est sa réussite et non d'abord celle de l'établissement.

Je devine que certains penseront : les conseillers ne sont pas les payeurs. Et je reconnais volontiers que l'éducation est au carrefour de bien des enjeux contradictoires parfois. Mais qui a dit que c'était facile d'être chrétien à l'école aujourd'hui ?

Pour ma part, je suis prêt à travailler avec tous ceux qui souhaitent que l'école reste le lieu - unique parfois dans toute une vie d'homme ou de femme - où l'on proclame la Bonne Nouvelle. Non pas seulement la Bonne Nouvelle de l'Évangile qu'on lit à la messe le dimanche, mais le contenu du message. Et je fais le vœu en terminant, que Bury, continue et progresse dans cette voie, pour le plus grand bien de vos enfants.

Qu'ils trouvent ici et dans leur famille,
des éducateurs qui les admirent comme Dieu admire sa Création,
qui les respectent comme Dieu qui va jusqu'à considérer le moindre des hommes
comme son Fils,
et qui leur rappellent à cet égard, leur responsabilité,
qui les libèrent de toute peur,
qui refusent pour eux toute fatalité,
qui les mettent debout car la gloire de Dieu c'est l'homme debout,
qui les invite à entrer joyeusement dans la vie, sûrs qu'ils sont d'être
aimés par Dieu et en route vers le bonheur.

Je sais que pour mener à bien cette tâche, nous pouvons compter les uns sur les autres, et je vous en remercie.

SE TENIR À DISTANCE.

Intervention de M. Joël Cornu, ancien directeur des études à N.D. de Bury, lors de la session inter-établissements maristes à Massabielle en avril 1993.

Se tenir à distance de soi :

S'il est un concept qui vient spontanément à l'esprit quand on lit les « avis aux maîtres » et autres remarques de Jean Claude Colin sur l'éducation c'est celui de la distance : distance entre **le rond et le carré**, entre le grave et le serein, entre l'indulgence et la fermeté.

Quand JC Colin recommande aux maîtres d'être à la fois rond et carré, il montre qu'il a compris l'ambivalence des sentiments et des comportements humains en général et ceux de l'adolescence en particulier. Quelle attitude adopter quand un adolescent ne peut exprimer sa demande de reconnaissance, donc d'affection, que dans la révolte ? « Sois rond et carré » répondrait Colin.

Carré, par rapport à la transgression... une faute est une faute. Répondre « ce n'est rien » ne peut qu'angoisser... alors où est la limite ? le repère ? Je compte si peu à ses yeux qu'il ne porte aucun intérêt à mes actes... à la limite il peut y avoir provocation... Quand l'adolescent

cherche la résistance, s'il ne la trouve pas ici et maintenant, au moment où il

transgresse, il peut aller la chercher à 150 km/heure sur une moto.

Rond, car le vrai message est « je veux qu'on m'aime » ou simplement « je veux exister » à moins que ce ne soit plus dramatique, mais en aucun cas « Je te hais », « je veux ta mort ». Quand l'adolescent a pu élucider le message et préciser le destinataire au Colin rond, alors on peut parier que de lui même, il demandera la sanction au Colin carré. Mais il est vrai que les choses ne sont pas toujours aussi simples... Là encore le dénouement ne peut se faire que dans la triangulation : l'élève, le professeur agressé et le véritable agressé. Le véritable travail éducatif consiste souvent à identifier le « tiers caché ».

Être rond et carré à la fois c'est pouvoir se tenir à distance de ses émotions, ne pas se donner la place que l'autre n'a pas voulu nous donner, Quand Jean-Claude Colin recommande de différer les sanctions, y compris les exclusions de cours, c'est à la prise de distance qu'il fait

appel. Il y a souvent là, réponse infantilisante et situation de régression. L'éducateur ne risque-t-il pas de traiter en défection celui qui a « foutu la merde » ?

Se tenir à distance de soi, c'est prendre le temps de creuser son désir dans le silence et la solitude pour le mettre à l'épreuve du manque. Si Colin insiste tant sur le silence, c'est qu'il ne peut y avoir de véritable écoute, de véritable discernement hors du silence. Chacun sait que le silence conditionne l'intériorité. C'est dans le silence que nous pourrions discerner ce que nous recherchons vraiment dans notre désir d'éduquer, d'enseigner ou de servir. Le désir est toujours ambivalent, on désire à la fois pour l'autre et pour soi, on désire à la fois aimer et être aimé, donner et recevoir, aider l'élève et se prouver qu'on est capable de l'aider. Il n'y a pas forcément à séparer en bien et en mal, en vrai et en faux cette ambivalence, mais à simplement en prendre conscience pour ne pas donner trop de prise à l'auto-érotisme qui consiste à se servir de l'autre pour son propre plaisir sans se soucier du plaisir de l'autre. On peut légitimement « prendre son pied » en enseignant à condition de s'assurer que l'élève lui, ne perd pas pied. Tout travail tend à être narcissique, encore faut-il qu'il ne soit pas que cela. Notre désir ne sera vraiment intériorisé que s'il ne cherche pas uniquement sa satisfaction dans une action immédiate. L'action n'est pas réponse à tout. On n'aide pas forcément un élève en l'envoyant immédiatement en cours particulier,

chez le psychologue ou chez la dame « gestion-mentale ». Il arrive que de telles décisions précipitées sont avant tout des moyens pour cacher notre frustration de professeur incompetent. Tout échec n'est pas signe d'incompétence mais certainement appel au dépassement... déplacer le problème n'est pas le solutionner... Là encore il n'y a pas à généraliser mais il y a parfois à s'interroger...

La distance selon Jean-Claude Colin a pour corollaire **la modestie** :

« Ils (les maîtres) préféreront avoir toujours et partout une manière d'agir qui reflète la modestie », lit-on à l'article 458 des constitutions de 1872. À l'article 456 il leur était demandé d'apprendre aux élèves la modestie.

C'est déjà orgueil que de parler de modestie, pourtant ce serait malhonnête que de ne le point faire ! Sur l'éducation et l'enseignement on ne peut avoir qu'une parole modeste, donc mariste, *modestie des limites, modestie du provisoire et modestie de l'étonnement*.

Modestie des limites : toute parole s'inscrit dans un savoir, dans un champ de compétences et dans une histoire, autant de limites données à la parole. Que savons-nous, que sais-je de la construction du savoir dans l'individu et de son fonctionnement psychique ? Que savons-nous, que sais-je de l'histoire de l'autre, personne ou institution, moi qui regarde la réalité éducative à

travers le filtre de ma propre histoire et de l'institution qui m'emploie ? Le seul titre dont je peux me prévaloir en tant qu'enseignant c'est celui de docteur en ignorance ou en non savoir pour faire psy. Mais au fait, l'honnête ignorant n'apprend-il pas tous les jours, en empruntant au savoir de l'autre... et à l'autre tout simplement, dans la mesure où il veut bien entendre l'écho de l'autre en lui ? C'est cela *la modestie du provisoire*. Quant à *la modestie de l'étonnement* c'est admettre le mystère de l'autre et admettre au nom de ce mystère, dont il n'a même pas conscience, que l'autre puisse aller au-delà de nos prévisions, au-delà des enfermements du huis-clos d'un conseil de classe. Tant que des condamnés détromperont l'arrêt de leurs juges, je continuerai à croire en la liberté humaine. Bref... une parole modeste, c'est une parole qui reconnaît ne pas être à elle seule, ni tout le savoir, ni toute l'école, ni toute l'Église, mais simplement l'élément d'un système complexe...

Au moins, avec cette vision de la réalité éducative on peut toujours trouver quelqu'un qui annulera l'effet de nos erreurs... le penser est un bon antidépresseur !

En dernier lieu disons que la parole modeste, le savoir modeste, donne à l'autre une chance d'exister et d'accéder au savoir. D'une part elle n'écrase pas l'autre sous son sentiment d'ignorance et elle met le savoir à portée d'intelligence, par exemple en utilisant les mots de

l'autre même s'ils sont impurs. La pédagogie consiste plus à purifier les impuretés de langage ou de représentation qu'à les rejeter (langage et représentations) de suite dans la poubelle du mépris. Il y aurait là une source d'échec scolaire qui, elle, n'aurait rien à voir avec la fatalité d'une baisse de niveau.

Le maître, le savant modeste, est celui qui donne à son auditeur l'impression d'être intelligent. Dans la modestie, il y a de la désappropriation, désappropriation qui peut aller jusqu'à laisser l'autre mettre en œuvre nos idées... ceci pour le plus grand bien des élèves.

L'humour est aussi un moyen de se tenir à distance et d'aider l'autre (collègue ou élève) à prendre de la distance par rapport à ce qui lui semble dramatique dans un premier temps. Apprendre à rire de soi, regarder les événements sous leur angle drôle ou ridicule, montrer à l'élève qu'on partage avec lui une commune humanité. disons que l'humour est à la fois le sourire de l'intelligence et de la modestie.

Se tenir à distance de l'autre :

Avant d'aller plus loin rappelons encore une fois que le concept de distance est à prendre dans le sens de la « juste distance » et non dans le sens de séparation ou de la rupture. La juste distance est à

la fois éloignement et proximité... L'expression mariste souvent lue dans les sources est « *proximité distante* » du maître. Cette proximité distante permet la distinction dans la continuité.

Se tenir à distance de l'élève : il est impossible de grandir sans prise de distance, sans espace de liberté ou espace personnel. Qu'il y ait des lieux et des temps qui appartiennent aux élèves en priorité, les temps de récréation ou de jeux en général. Il y est fait allusion six fois dans les « avis ». Dans un texte de 1927, le supérieur général ou le provincial précise le rôle du préfet. Il écrit à propos des récréations que « *le préfet aurait grand tort de croire qu'il a simplement à prendre la récréation au milieu de ses élèves. Son soin doit être de veiller, et c'est d'autant plus délicat que ce rôle doit être rempli pour ainsi dire sans qu'il n'y paraisse* ».

On est bien loin du « surveiller et punir » de M. Foucault où le surveillant attend la faute. Pour Colin il s'agit d'être présent discrètement, d'être disponible, d'observer. Dans le même texte, le préfet est présenté comme devant « exciter les enfants au jeu » et le supérieur se demande s'il est bon que le préfet y prenne part... Oui, répond-il finalement à condition que ce ne soit pas aux dépens de sa surveillance. On retrouve déjà là le débat, animateur et/ou surveillant rencontré bien souvent dans nos établissements. En tout cas pour Colin il est clair que la surveillance

est avant tout une présence distante garante d'un cadre à l'intérieur duquel l'élève a un espace d'initiative de travail, de jeu et de communication.

La juste distance aide à grandir : la juste distance selon Colin est à la fois bienveillance et fermeté. L'adolescent ne peut exister qu'à l'intérieur de cet espace. Il a besoin d'être sécurisé par le cadre, la loi et l'interdit, d'où la fermeté, et reconnu par l'attention et l'écoute du maître.

Pour Colin le cadre proposé à l'enfant est constitué à la fois du règlement et des lois de l'institution, il n'y a rien d'original en cela mais Colin précise que ces lois n'ont d'efficacité que si l'enfant peut en intérioriser le sens, en avertissant l'élève « en particulier, avec beaucoup de bonté » (68) et en lui renvoyant l'image d'un maître exemplaire.. N'est-il pas écrit que le préfet doit être une règle vivante. C'est vrai qu'il est parfois difficile d'admettre, que dans les établissements tous les actes et attitudes des adultes ont valeur d'exemplarité surtout pour les plus jeunes. Il est vrai toutefois que cette attitude a un effet pervers que l'on pourrait appeler « le mal de l'idéalité ».

Au paragraphe 20 des « Avis » Colin précise : « *Nous ne cherchons jamais premièrement à nous faire aimer, bien persuadés que c'est le vrai moyen de se faire mépriser* ». En effet, chercher à se faire aimer, c'est

déjà laisser la possibilité de se servir affectivement de l'élève dans une démarche d'auto-érotisation et c'est aussi entrer dans une logique de captation. C'est aussi prolonger les situations de fusion infantile dont l'adolescent cherche à se libérer pour passer du Moi... mon professeur au JE. Se montrer peiné, meurtri de l'ingratitude d'un adolescent, c'est continuer de l'enfermer dans cette dépendance captatrice pour l'enfant et gratifiante pour l'éducateur. « Après tout ce que j'ai fait pour lui », entend-on parfois.

Ce détachement ne peut être que progressif car il est douloureux, tant grandir fait peur. Grandir c'est accepter de prendre des risques et d'en assumer les conséquences. Grandir c'est assumer. Grandir génère l'angoisse. L'éducateur doit être là pour encourager, accompagner et tendre le filet après le saut dans le vide. Faire grandir l'autre, c'est selon l'expression de F. Dolto le rendre « l'artiste de son devenir ». Mais il faut aussi savoir que la demande de l'adolescent est ambivalente. Il demande à la fois attachement et détachement, il a besoin d'abord de vérifier qu'il ne sera pas seul au pied de la falaise avant de se lancer en parapente.

L'Évangile nous donne un très bon exemple de ce risque partagé et de ces angoisses dépassées dans le récit des noces de Cana. Il ne s'agit pas des risques du mariage mais de ceux que Marie a fait prendre à Jésus et que Marie a accepté de prendre.

Jésus avait besoin du « ils n'ont plus de vins », sans commentaire, pour se poser la question du « j'y vais ou j'y vais pas... ». Le refus de Jésus n'est pas un NON à la proposition de Marie mais l'expression de son doute « Pas encore... ce n'est pas le moment ». En disant aux serviteurs : « faites tout ce qu'il vous dira », Marie tend le filet ; à son fils de prendre les risques... non pas d'un miracle mais de l'affirmation de sa mission.

On pourrait dire que cette scène de Cana a quelque chose d'un voyage initiatique. A travers ce que l'Autre fait résonner en moi, je suis renvoyé à ma solitude et à mon mystère pour prendre le risque de devenir moi-même... de dire JE. Toute éducation est initiation, donc accompagnement d'une intériorisation silencieuse contrairement à la violence d'un bizutage qui n'engendre bien souvent que la peur et non la maturation. En tout cas voilà ce que je lis dans le conseil n.20 de Colin.

La distance de la connaissance :
L'avis 68 commence ainsi : « *Ils (les professeurs) feront une étude particulière du caractère de chaque élève, afin de connaître la manière de le prendre ; ils tâcheront de gagner leur confiance, afin de mieux les gagner à Jésus Christ et les porter plus aisément au travail* ».

En écrivant cela le Père Colin avait-il conscience de ce qu'il demandait ? Je ne sais pas ce qu'il entendait par « étude particulière »,

mais ce que je sais c'est qu'il avait compris qu'il n'y a pas de renaissance sans reconnaissance : encore une nouvelle triangulation. L'éducateur qui a en face de lui un adolescent boutonneux et déprimé va l'aider lors d'entretiens qui prendront des appellations et des formes diverses, à faire un travail sur lui-même, un travail de reconnaissance. Progressivement, il va lui renvoyer une autre image de lui, il n'a pas à s'identifier à son acné, à ses bulletins de notes. Ce travail et ce dialogue ne seront fructueux que précédés de la connaissance faite d'informations, de réflexion et de formation. À nous de rendre aussi efficaces que possible les moyens dont nous disposons : conseils de classe, conseils de professeurs, réunions d'éducateurs, entretiens personnels, carnet de bord et tout autre moyen d'aide à la verbalisation. Ne nous faisons pas d'illusions, ce travail demande beaucoup de temps, un stage n'y suffit pas et il est d'autant plus efficace qu'il est collectif. À ce sujet, je voudrais faire remarquer que le savoir sur l'enfant (savoir psychologique par exemple) peut être lui aussi un savoir de maîtrise, maîtrise des mécanismes psychiques de l'autre qui peut conduire à toutes les manipulations. Il me semble qu'un tel savoir, qu'une telle formation doit être accompagné d'un travail sur soi. Il est aussi important de comprendre pourquoi je ne supporte pas François que de chercher à comprendre ce qui le rend instable. Si par hasard, son seul tort était de réveiller en moi une relation « insupportable » ? Porter un

regard clinique sur de telles situations éducatives est très formateur, il y a là un véritable besoin qui ne se traduit pas encore en véritable demande de formation. Peu d'éducateurs osent encore emprunter « la route du soi ».

La deuxième idée qui me semble intéressante dans cet avis 68 c'est celle de *l'individualisation*. Nous savons tous que l'élève moyen, l'élève statistique n'existe que dans les bureaux du ministère ou des directions diocésaines. Les histoires personnelles sont dans les établissements. La vie par chance est hétérogène. Prendre en compte cette hétérogénéité des individus semblait naturel à Colin : qui pourrait l'en blâmer ? Un tel constat ne peut qu'encourager nos initiatives. Ne demander à chacun que son possible : voilà un souci permanent de Jean Claude Colin : avis 63, 66, 67, 78. Mais évaluer le possible n'est pas chose aisée, nous le savons par expérience. Ne sollicitons nous pas, parfois, des capacités non acquises et des concepts mal maîtrisés. Quand, par exemple, nous demandons à un adolescent de s'engager dans la durée, de réfléchir sur sa scolarité en terme de projet, n'exigeons nous pas de lui parfois ce qui est psychologiquement hors de sa portée, à lui qui ne vit que dans l'instant présent. Les connaissances psychologiques ou pédagogiques ne sont pas là pour dicter notre conduite, mais pour l'interroger. Nous entraîner à ce type de réflexion va nous aider, par exemple, à faire

comprendre à l'élève qu'il doit différer sa demande pour vérifier, creuser son désir ou sa motivation profonde, car tout besoin n'est pas désir personnel. Le désir ne peut naître que du manque et non de l'imitation du copain ou du désir parental.

La distance institutionnelle : sur ce point, Colin est très précis et très précieux. En précisant les responsabilités de chacun et les liens unissant les responsables, il nous rappelle très clairement qu'un collège mariste n'est pas une autocratie, qu'un collège mariste n'est pas une démocratie, qu'un collège mariste n'est pas une famille, mais une communauté.

Le collège mariste n'est pas une autocratie, car le supérieur n'est pas tout puissant, il doit entendre les critiques, s'entourer de conseillers et rendre des comptes, il aura donc à cœur de mettre en place une structure de concertation appelée conseil. Les historiens maristes démontreront dans quelle mesure cet avis a été suivi. Le Père Provincial m'autorisera à lui faire modestement remarquer que, à mon sens, il se doit d'être le garant du fonctionnement de « l'autorité concertée », surtout si le chef d'établissement a une réelle dimension charismatique qui donnerait un caractère sacré à ses paroles et à ses actes. Ne pas les respecter deviendrait alors sacrilège.

Le collège mariste n'est pas une démocratie, chaque responsable

n'ayant de compte à rendre qu'au supérieur. La distinction des responsabilités ne peut que générer le dialogue et le discernement. Colin avait compris que la confusion des responsabilités et des rôles tue la responsabilité, angoisse la collectivité qui ne sait plus qui fait quoi et rend très difficile la gestion des conflits, chacun ne sachant plus au nom de quoi ou de qui il parle. N'allons pas voir chez Colin une dilution du pouvoir, on sait qui l'exerce. Dans la réalité, les choses sont quand même plus complexes, car la distinction des responsabilités et des tâches, professeurs et éducateurs par exemple, ne peut éliminer la nécessaire responsabilité collective. Pour prendre en compte cet aspect du réel, Colin parle de solidarité entre tous. Rendre l'ensemble des adultes d'un établissement responsable des situations disons, informelles (les déplacements par exemple), n'est pas aisé. En tout cas, c'est un indicateur de ce qu'il est convenu d'appeler l'esprit d'une maison, travailler à la fois avec rigueur et souplesse.

Un collège mariste n'est pas une famille. Dans les 111 articles, à aucun moment, Colin n'emploie ce terme. Personne n'est désigné comme père ou frère. Il parle de Monsieur le supérieur et non du père supérieur. Prolonger, comme nous le demandent certains parents, la cellule familiale au collège n'aidera pas l'enfant à grandir, à s'émanciper de la dépendance parentale. Dans une société peureuse, souffrante et narcissique comme la notre, il faut

parfois résister à la demande sociale pour laisser, chez l'enfant, se développer les anticorps nécessaires à l'insertion sociale.

Si le collègue mariste n'est pas une famille, selon Colin, on ne peut pas dire pour autant que, les élèves et les adultes qui s'y croisent, ne sont pas aimés et n'ont pas à être aimés. Personne ne laisse ses affects au portail. De solides amitiés y naissent, et bien des amours passagères y voient le jour, surtout si l'établissement est mixte. Marie-Claude Baieto, dans son ouvrage sur le désir d'enseigner, écrit à la page 145 : « toute demande de l'enfant est en fait demande d'amour », Oui, mais qu'en faire ?

Que faire de la demande d'amour et du besoin d'aimer ? Au temps de Colin l'affection n'est pas recherchée ou donnée en tant que telle. Elle est seulement la résultante du travail éducatif, du moins dans les textes. L'affection, qui n'est jamais nommée, naîtra de la nécessaire patience, de l'indispensable longanimité et de la présence attentive que d'autres nommeraient sollicitude. À cela s'ajoute une écoute attentive qui laisse l'autre résonner en nous pour lui laisser toute sa place. Cet échange va mariner ensuite dans le silence. Le silence ponctue la pensée. Cette écoute, Rodgers l'appelle « congruence ». À part cela, les professeurs observeront la règle de la prudente distance.

Distance par rapport à leurs émotions, distance par rapport à leurs désirs et aux désirs de l'enfant. Aujourd'hui on dirait qu'ils éviteront les situations transférentielles ou contre transférentielles trop lourdes à gérer, pour ne pas se trouver dans des situations d'adoption symbolique, puisque de toute façon il faudra abandonner ces enfants.

Il n'y a pas de commentaire à faire sur cette situation qui historiquement n'a rien d'exceptionnel. Le problème, c'est qu'elle ne nous aide pas beaucoup à prendre en compte la réalité de 1993, en situation de survalorisation de la sexualité. Colin nous aide d'autant moins qu'il parle de l'amour comme du dangereux ennemi de l'homme et n'envisage l'éducation affective qu'à travers la prévention contre l'homosexualité. À ce propos, notons que la maturation sexuelle des garçons est parfois encore plus difficile en milieu mixte qu'en milieu non mixte, l'étape de « l'initiation homosexuelle » étant supprimée par une précipitation dans l'hétérosexualité. Notons également qu'il n'y a pas à interpréter dans nos catégories d'adultes (catégories d'érotisation génitale) les demandes d'amour primaire de l'enfant (tendresse) selon Ferenczi.

Affectivité et sexualité : pour prendre en compte au mieux la dimension affective de toute relation éducative et la demande explicitement affective de l'enfant ; qu'il s'agisse de haine ou d'amour, X. Thevenot propose à l'éducateur de s'interroger

sur sa sexualité. Une telle interrogation peut éviter « d'enfermer le jeune dans le désir mal élucidé de l'éducateur ».

Se reconnaître sexué, c'est nommer les choses pour les reconnaître et ainsi faire du désir une voie libératrice. Nommer la dimension relationnelle de la sexualité, c'est prendre en compte la sexualité comme tension entre la solitude du sexe, qui me coupe (separe) de l'autre et le désir de fusion avec l'autre, le sexe de l'autre. Dans le champ éducatif cette tension nous renvoie à la mixité des institutions. Cette mixité offre au moins deux risques, ce qui ne permet pas de la remettre systématiquement en cause, celui de la survalorisation de la fonction érotique (l'être désirable est bien physiquement là) et celui de l'idéalisation excessive de la sexualité (solution de fuite bien souvent).

La dimension érotique de la sexualité qui est expérience de la limite (on a besoin de l'autre) renvoie l'éducateur à une double fuite :

- fuite dans le plaisir : vivre ou revivre ses fantasmes dans l'autre, « faire l'amour par personne interposée ». Cette fuite se retrouve parfois dans l'attitude permissive de l'éducateur. Il est bon de lui rappeler qu'il est illusoire de penser que le réel puisse se plier aux fantasmes,

- fuite du plaisir dans l'idéalisation ou l'ascèse excessive. La relation sexuée est aussi désir de fécondité, désir d'enfants, ceux que l'on a déjà, ceux que l'on aimerait

avoir, ou ceux que l'on refuse d'avoir. Que fera-t-on du départ de ces enfants fugitifs ? Que deviendront ces enfants à la recherche de parents de remplacement puisque cette relation parents-enfants ne peut exister que dans l'imaginaire et le provisoire ?

Sécuriser sans enfermer : l'adolescent dans cette phase régressive a besoin d'être sécurisé par une « mère suffisamment bonne » selon l'expression de Winnicott. Cette « mère » lui procurera un espace transitionnel dans lequel il sera reconnu et où il pourra nommer et vivre ses angoisses. Elle devra, si elle se veut éducatrice éviter captation et possession pour amener « son enfant » à passer de la dépendance à l'indépendance de la maturité.

Plus « l'enfant » sera un sujet perturbé, plus « la mère » devra s'efforcer de tenir la distance sans pour autant aller jusqu'à l'abandon. La dépendance qui sécurise devra être adaptée à l'état psychique du sujet, certaines réactivations de situations infantiles étant à la limite du supportable.

L'éducateur gratifié de l'affection de l'éduqué devra se souvenir que l'indépendance ne peut s'obtenir sans frustration (sevrage). La frustration creuse le désir et fait naître l'autre comme unique et inaccessible et lui reconnaît sa part de mystère et de sacré.

« Toute véritable éducation est chemin de solitude » dit X. Thevenot,

aussi, faut-il en accepter le prix, c'est-à-dire l'agressivité de l'adolescent qui reproche à l'adulte de lui donner l'indépendance qu'il réclame.

Laisser la place à l'agressivité et au conflit : on ne construit rien sur le déni ou la fuite. L'affection ne dispense pas du deuil, sinon elle enferme l'un et l'autre (éducateur et éduqué) dans l'immatrité. Si l'enfant doit faire le deuil de son enfance pour un chemin d'exode, un chemin de Pâques (passage), l'éducateur doit aussi faire le deuil de sa toute puissance, de son image idéalisée. Désormais, l'éducateur ne pourra plus se mirer dans l'éduqué « la chair qui le déçoit après tout ce qu'il a fait pour lui ». S'il ne reconnaît pas ce droit à l'ingratitude le risque de la culpabilisation mortifère et de la dépression est à craindre.

L'affection en éducation n'élimine pas l'agressivité envers l'autre et envers soi. Elle n'élimine pas une culpabilité réparatrice faite, non de remords narcissiques (se décevoir) mais de la reconnaissance de la transgression et assurée de la confiance de l'éducateur.

Une affectivité régulée et maturée :

- *par le cognitif* (la raison aurait dit Jean Bosco). Progressivement éducateur et éduqué doivent se donner les moyens d'analyser et d'autocritiquer la dimension affective de la relation éducative. La mise en place d'un cadre de référence théorique précisera les finalités et les

conditions de la relation éducative tout en donnant les moyens de l'évaluer. Une parole extérieure (la Bible pour J. Bosco) est indispensable, pour échapper à la toute puissance de la parole de l'autre, surtout si j'en suis amoureux. Sans cette indispensable prise de distance, la parole de l'autre devient aliénante. C'est ainsi que naissent les sectes.

- *par le groupe et l'institution :* (remettre l'affectivité dans le système éducatif). L'affectivité n'est finalement que l'un des pôles de la relation éducative, les deux autres pôles étant le pôle cognitif déjà évoqué et le pôle institutionnel. On est donc en présence d'un système pour le moins ternaire. Le groupe évite l'enfermement de l'affectivité dans une relation duelle avec risque de fixation. Être tout pour l'autre ne peut que générer l'angoisse. Le groupe favorise la multiplicité des transferts.

Dès qu'il y a groupe, il y a norme, il y a loi, il y a interdit. La loi et l'interdit aident l'adolescent à dépasser son désir de fusion, à creuser son désir en le différant alors qu'il veut tout, tout de suite. Le groupe permet de mettre son affectivité à l'épreuve des résistances. Dans quels cadres institutionnels faisons nous mariner nos choix éducatifs et pédagogiques ?

- *par la religion :* dans la symbolique religieuse, disons que la

maturation de l'affectivité est passage de l'idole à l'icône.

Toutes ces considérations sur la maturation affective ne sont pas à proprement parler coliniennes, excepté le concept de distance, là encore très présent. Il est clair que le rapport au corps relevait autant du dressage que de l'éducation. À nous d'intégrer la maturation affective dans nos choix et nos dispositifs. À

nous de doser l'écoute et la parole. À nous de savoir discerner ce qui peut être confié et ce qui n'a pas à l'être. À nous de savoir aider l'adolescent à faire le vide d'un trop-plein d'angoisse et à remplir d'une parole proférante un vide psychique insupportable. Bref, à nous de continuer ce que Colin n'avait pu qu'ébaucher.

LES ÉTABLISSEMENTS MARISTES

LES MARISTES DANS L'ENSEIGNEMENT AUJOURD'HUI.

Huit établissements scolaires sont sous la tutelle de la Province mariste de France.

- **Notre-Dame de Bury**, à *Margency*, dans la région Ile-de-France, établissement d'environ 1 500 élèves en externat.
- **Institution Sainte-Marie**, à *La Seyne-sur-Mer*, établissement d'environ 800 élèves, comportant un internat.
- **Externat Sainte-Marie**, à *Lyon*, avec son annexe de *La Verpillière* comportant un internat. Cet établissement totalise, environ, 3 700 élèves.
- **Notre-Dame de Nazareth**, composante de l'Institut Cardjin-Lorraine, à *Differt*, en *Belgique* près de Messancy. Etablissement avec internat, d'environ 300 élèves.
- **Externat Saint-Joseph La Cordeille**, à *Ollioules*, près de Toulon. C'est un externat de 2 000 élèves.
- **Institution Sainte-Marie**, à *Riom*, établissement d'environ 600 élèves, avec internat.
- **Institution Saint-Vincent**, à *Senlis*. Externat d'environ 700 élèves.
- **Le Rosaire**, à *Saint-Leu*, dans la région Ile-de-France. Cet ancien établissement des sœurs maristes compte, environ, 850 élèves.

Ces établissements ont des points communs : une tradition pédagogique, un type de relation élèves-enseignants essayant d'allier autorité et dialogue, une

formation intellectuelle solide et une éducation à la liberté, etc. Tous ces établissements ont choisi la mixité. Le système du *quotient familial* établit une solidarité entre les familles et une possibilité de recevoir tout élève.

Une certaine volonté d'ouverture pousse aussi vers la mise en place de sections autres que celles de l'enseignement général, comme le technique et le professionnel, le développement des classes post-bac, une classe pour autiste, une classe pour adultes en cours du soir, des classes européennes et des sections technologiques (SMS, STT), etc.

LE SERVICE DE TUTELLE.

Le temps est passé où les Pères Maristes étaient nombreux dans les « collèges » : directeurs, aumôniers, enseignants, éducateurs. Ils y imprimaient naturellement un certain esprit d'éducation qu'ils puisaient dans la spiritualité de leur congrégation.

Aujourd'hui, même si un ou deux Pères maristes travaillent encore dans plusieurs établissements (parfois il n'y en a plus), ce sont les laïcs qui assument toutes les tâches et les responsabilités de la vie pédagogique, éducative et spirituelle. Et pourtant ces établissements restent maristes. Qu'est-ce à dire ?

Une volonté réciproque.

Huit établissements de France et de Belgique ont choisi de continuer de servir les jeunes, en lien avec la Congrégation des Pères Maristes, dans l'esprit qu'ils ont hérité de leur histoire. Cet esprit, ceux-ci en précisent des prolongements dans leur projets éducatif. Enseignants et éducateurs cherchent à en inspirer leurs attitudes, les établissements leurs choix. Ainsi, en chacun d'eux, c'est toute la communauté, à travers ses membres et ses instances, qui porte ce projet, comme une mission qu'elle a reçue.

De son côté, la Congrégation des Pères Maristes est également engagée. Au nom de sa mission dans l'Église, elle se doit d'aider les établissements et tous ceux qui les animent, à soutenir et à développer leur action éducative selon l'esprit qu'ils acceptent de partager avec elle. C'est ainsi une volonté commune qui lie chaque communauté éducative et la Congrégation des Pères Maristes.

Le service de la tutelle.

Un terme désigne ce lien : la Tutelle. Cette relation s'inscrit dans le projet de l'Église de France, précisé dans le *Statut de l'Enseignement Catholique*.

Ainsi l'Ecole Catholique a mission, à travers ses communautés éducatives, de prendre sa part à la responsabilité publique en matière d'éducation et d'enseignement : avant tout « servir l'homme », aider les jeunes à développer leur personnalité dans toutes ses dimensions, dans un climat de liberté évangélique et de respect des consciences.

Y est décrit aussi ce que recouvre la relation de Tutelle. Chaque établissement est rattaché à une « autorité de Tutelle », soit un Diocèse, soit une Congrégation religieuse, celle-ci répondant devant

l'évêque, qui préside à la communion de l'Église, de la qualité chrétienne de l'établissement : la Tutelle est chargée d'être le témoin, le soutien et le garant de la qualité de son action éducative dans la fidélité à l'Évangile et, pour ce qui nous concerne, selon l'esprit mariste qu'il a choisi de vivre.

Le rôle de la Tutelle n'est pas celui d'une super-direction ou d'un contrôle administratif. Il se concrétise en fait

- au niveau de la mission confiée, où **le Provincial** des Pères Maristes engage son autorité : avec l'assistance d'un **conseil de Tutelle**, celui-ci choisit et nomme le Chef d'établissement, approuve le projet éducatif et donne son aval à toute décision importante concernant la vie de l'établissement. Il réunit régulièrement les Chefs d'établissements.

- au travers d'un accompagnement qu'assure un Père mariste qui la représente : par le suivi de chaque établissement, l'accompagnement des

responsables, la participation aux décisions principales concernant les choix, dans tous les domaines de la vie scolaire, la relation avec le Directeur Diocésain, délégué de l'Évêque, pur harmoniser, quand il le faut, les projets de l'établissement avec les autres projets du Diocèse.

Par ailleurs, un **Service d'Animation de la Tutelle**, composé de représentants de chaque établissement, organise formations et rencontres qui permettent aux membres des communautés éducatives de connaître et de s'approprier la spiritualité qui fonde l'approche éducative mariste.

Dans une telle relation fondée sur un lien d'adhésion et de reconnaissance réciproque, il s'agit bien pour les religieux comme pour les laïcs, chacun dans leur responsabilité propre, de poursuivre la mission éducative, en l'inspirant de l'Évangile et de l'esprit de Marie. Ainsi des établissements scolaires sont-ils bien encore, et de manière renouvelée, maristes. Comme une réalité sans doute, en projet sûrement.

LES LAÏCS PRENNENT LE RELAIS.

Intervention du Père François Drouilly lors de la session inter-établissements maristes à Massabielle en 1993.

Pour Colin, laïcs et religieux sont considérés comme faisant partie du même arbre, nourris de la même spiritualité, partageant à égalité la même mission : autant dire que la Société de Marie serait incomplète sans les laïcs, qu'elle ne remplirait pas complètement sa mission.

Laïcs indispensables aux religieux. Religieux indispensables aux laïcs.

Dès l'origine, ce laïcat produit des « fruits » de grande qualité. On citera seulement pour mémoire le nom de Françoise Perroton, une lyonnaise qui, à l'âge de 50 ans répondra à l'appel des femmes chrétiennes d'Ouvéa, partira en Océanie et fondera encore une autre branche, celle des Sœurs missionnaires de la Société de Marie (SMSM). Et encore le commandant Marceau qui mettra sa générosité, sa foi... et son bateau au service des premiers missionnaires.

Je soulignerais volontiers une limite de l'emploi du mot « **relais** ». Lorsque nous discutons de cette session, quelqu'un faisait remarquer que l'expression partenariat laïcs-religieux était dépassée. Pour être partenaires il faut avoir un vis-à-vis et ne sommes nous pas très proches du moment où les laïcs « Maristes » n'auront plus de partenaires religieux ? Ainsi y aurait-il une succession dans le temps : le temps des religieux, puis celui d'une collaboration avec les laïcs, puis celui des laïcs seuls maristes. J'ignore ce que nous réserve l'avenir. Mais je crois pouvoir affirmer que si c'était le cas, on sortirait d'une perspective colinienne, dans la mesure où le laïcat est imbriqué dès le départ dans une aventure commune avec les religieux.

L'image de l'Église à laquelle se réfère Colin ressemble beaucoup à celle de Vatican II, au modèle d'une Église communion dans laquelle les laïcs comme les religieux sont appelés à la sainteté, et puisent dans leur baptême la force de l'atteindre à travers leur état de vie. D'une Église dont tous les membres laïcs, clercs, religieux ont en commun la

nouveauté chrétienne. Ce qui n'entraîne pas un amalgame des statuts et des personnes, mais que chacun contribue, à sa place à la mission commune.

Ainsi, par exemple, les laïcs n'ont pas à désertier les réalités quotidiennes pour rejoindre Dieu : de leur vie familiale, de leur travail professionnel, de leur engagement social, de leurs détente, de leurs épreuves même, rien n'est étranger à la vie spirituelle.

Et les religieux de leur côté, ont choisi une façon particulière de répondre à leur vocation, qui s'appuie sur les vœux, sur la vie commune. Une façon qui n'est pas meilleure ou supérieure à la vie laïque : un autre chemin, voilà tout.

Enfin la réflexion de Colin sur la spiritualité mariste, le charisme, montre assez qu'il ne la considère pas comme la propriété exclusive des pères maristes, et que les religieux n'épuisent pas ce charisme. C'est d'abord un don fait à l'Église, une façon de vivre et de penser en Église, proposé à tous. La vie mariste ne nous appartient pas. Les laïcs sont partie intégrante du projet mariste : sans eux la Société de Marie serait incomplète.

Je voudrais maintenant tenter de retrouver les réalités scolaires et proposer quelques applications concrètes de cette réflexion à vos situations diverses. Je le ferai d'abord à propos des personnes et ensuite à propos des structures.

À propos des personnes : je proposerai une classification en reconnaissant tout ce qu'elle peut avoir de caricaturale. Mais c'est plutôt pour essayer d'y voir plus clair.

- Il me semble qu'il y a dans les établissements scolaires un certain nombre de personnes qui ne connaissent rien à la Société de Marie, ni aux maristes. On me l'a dit. Et Je m'en suis rendu compte par moi-même en certaines occasions. Les raisons en sont diverses : ces personnes-là sont parfois parmi les plus jeunes et appartiennent à une génération qui n'a jamais côtoyé de religieux maristes.

Ou bien l'établissement est si grand et la communauté religieuse si petite, qu'on peut très bien concevoir que des pans entiers de la communauté éducative soient isolés.

Ou bien encore que ces personnes ne travaillent que rarement sur l'établissement et dans des secteurs assez isolés de telle sorte qu'elles viennent là comme en passant...

Ou bien encore qu'elles ne sont pas chrétiennes, appartenant à une autre religion ou le plus souvent peu préoccupées par la question de la foi etc.

Dans tous ces cas, je crois légitime qu'on pose la question : que perçoivent-elles de l'esprit mariste ? Sont-elles capables non de faire un discours à ce propos, mais de donner

quelques indications qui caractérisent l'école dans laquelle elles travaillent et la différencient d'une autre ?

Si, à propos de tout cela, la réponse est toujours négative, je crois que le relais n'est pas passé ou mal passé. Et les sportifs parmi vous savent bien que le passage du témoin est autant affaire de celui qui le donne que de celui qui le prend.

- Il y a ensuite ceux et celles qui aiment bien leur travail et leur école, qui les comparent souvent de façon positive avec d'autres expériences. Mais qui n'ont pas envie de prendre en charge le maintien et le développement d'un tel climat. Pour tout dire ils ont horreur des étiquettes, ne voient pas ce qu'une appartenance mariste ajouterait à leur baptême, ni l'intérêt d'un groupe à ce sujet qui ajouterait à leurs contraintes familiales et professionnelles.

- Un troisième groupe est composé de personnes qui désirent participer complètement à la spiritualité et à la mission maristes. Ils entendent la demande qui vient de la congrégation. Ils sont prêts à y répondre pour des raisons diverses : parce qu'eux mêmes ont bénéficié d'une éducation mariste et qu'ils en éprouvent de la reconnaissance, parce que ce qu'ils connaissent des maristes les incite à vouloir travailler dans le même sens, ou encore pour d'autres raisons.

- J'ajouterais volontiers la possibilité d'un quatrième groupe de personnes : celles qui à la fois sont partie prenante de l'œuvre mariste, là où ils se trouvent, mais en même temps, comme laïcs se mettent à la disposition du provincial et entendent bien par là partager quelque chose de la vie religieuse. Il me semble qu'on est là sur un terrain mitoyen entre laïcité et vie religieuse.

Sans doute cette typologie aurait-elle besoin d'être complétée, affinée et adaptée suivant les divers endroits. Je souhaite à son propos apporter quelques précisions :

- D'abord, que tout le monde a le droit de vivre et qu'en aucun cas on ne devrait ajouter quelque condition que ce soit d'appartenance ou d'allégeance à la vie mariste pour travailler dans un établissement mariste,

- ensuite, que les limites entre ces groupes ne sont pas infranchissables : on peut, à certains moments avoir envie de participer à un groupe plus caractérisé, à un autre moment, vivre la réalité de façon plus indépendante,

- enfin, et vous l'avez déjà compris, il ne peut y avoir de groupes 1 et 2 que s'il y a un groupe 3. Et c'est sur ce point que je voudrais insister un peu maintenant.

Il me semble que le relais en question n'est pas d'abord affaire de méthodes, de pratiques pédagogiques et éducatives mais d'esprit. Pour une bonne raison : c'est que ces pratiques et méthodes dont l'histoire reste à faire chez les maristes porteront toujours la marque de leur temps, de leur milieu et qu'il est bien difficile de situer dans le même axe un collège du XIX^e siècle et un autre de la fin du XX^e. À titre d'exemple comment transposer la familiarité,

l'improvisation, la liberté des relations qui existaient dans les années 1830 au pensionnat de la Capucinière et dont on sait qu'elles ont fortement impressionné les élèves, et ce qui peut se passer à Bury ou à la Cordeille. Il s'agit d'ailleurs moins de transposer que de réinventer. Et le terme de « relais » se montre ici un peu insuffisant puisqu'à la fin du parcours le témoin reste identique à son état initial.

C'est peut-être le mot de **témoin** qui peut nous aider à comprendre que nous devons comme laïcs, religieux, hommes, femmes, enseignants, personnel administratif, gestionnaire, être témoins d'un esprit plus que de manières de faire. D'un esprit qui nous est commun et qui inspire des manières de faire qui, elles, ne sont pas forcément communes. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que ce qu'il est possible de faire dans un établissement de quatre mille élèves ne l'est pas dans un autre de deux mille et réciproquement. Et COLIN donne une piste lorsqu'il distingue : entre ce qu'il y a d'essentiel, de fondamental ou de proprement constitutif et le reste. En somme, il s'agit moins de se demander ce que font les laïcs à la suite des maristes que ce qu'ils sont : de qui, de quoi sont-ils les témoins ? C'est peut-être ici même que se greffe une demande de spiritualité. Le métier d'éducateur est difficile. De plus en plus. Pris par le quotidien, par le temps qui passe, comment faire pour que l'action immédiate ne devienne pas improvisation, réponse au coup par coup, réponses divergentes peut-être pour une même question, ce qui ne laisse pas de surprendre les parents ou les élèves, ou même absence de réponse. Bref, lorsque la mer est un peu houleuse, le besoin d'un bon équilibrage du bateau est encore plus pressant.

À ce propos, je citerai volontiers l'extrait d'un article paru dans « Les Etudes » qui rejoint notre propos, alors qu'il est écrit pour les animateurs de communautés de base au Brésil :

« Or, peut-être la fatigue et le découragement qui touchent quelques uns des animateurs et des agents des communautés, sont-ils en relation avec une certaine crise de leur spiritualité. Il en est qui ont du mal à se situer à cet égard. Leur prière, en raison de tant d'engagements et de priorités, est reléguée à des moments bien rares et elle est presque toujours discursive. Chez eux, la raison organisatrice domine. La spiritualité est réduite à une rationalité pastorale. Cette difficulté se reflète dans la liturgie des communautés : souvent froide, cérébrale, superficielle. La vie chrétienne tend à n'être dans certains cas qu'un « référentiel d'origine » qui n'est pas travaillé subjectivement de manière satisfaisante. L'urgence de transformer l'histoire fait que beaucoup donnent toute leur vie à l'organisation des communautés mais ne réservent pas de temps pour l'expérience même de communauté : du temps pour « se travailler » soi-même ». (Etudes, déc.92)

Et, dit de façon plus simple la spiritualité c'est « reconnaître quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait ». (Rom.12,1-2)

C'est dans la même ligne, la recherche de l'essentiel, que le rassemblement des laïcs intéressés me paraît indispensable

- d'une part à l'intérieur de l'établissement
- d'autre part entre les établissements.

À l'intérieur, comme lieu de vérification, de ressourcement, le groupe aura plusieurs fonctions : - celle du partage des expériences,
- celle de la prière commune,
- celle de la formation, et du travail en commun, à partir de textes, à partir de cas, etc.

Je mesure aussi avec quelle prudence il nous faut parler de groupe et se méfier de leur tendance à l'envahissement ou à la proposition sécuritaire ou à la revendication identitaire. Puisse un tel groupe non pas tout absorber mais tout rencontrer.

Entre établissements, et c'est un peu l'un des objectifs que je souhaiterais pour le conseil de tutelle, il paraît important que nous puissions, dans le cadre des établissements regroupés dans la même tutelle, de temps à autre, comme nous le faisons aujourd'hui, nous remettre ensemble à l'écoute des textes fondateurs, acquérir un surcroît de formation et partager nos expériences.

En somme je suis en train de plaider pour un passage de témoin organisé, prévu, réfléchi. Ou en d'autres termes, je ne crois pas que les choses se fassent simplement par osmose ou par contact ou proximité d'une communauté religieuse même réduite. Et encore moins par imprégnation des personnes par les locaux. Et soyez assurés que cette exigence-là me renvoie personnellement, et aux laïcs que vous êtes et dont j'imagine les réticences par rapport à ce genre de propositions, et aux pères maristes qui ont leur responsabilité et leur travail à faire dans ce passage de relais.

L'image dominante chez le Père Colin reste Marie à la Pentecôte au milieu des apôtres plus encore que Marie à Nazareth. Et il insiste davantage sur la mise en route d'une Église mariale que sur la vie cachée à Nazareth. Mais qu'est-ce qu'une Église mariale sinon celle qui à la façon de Marie donne corps au Verbe de Dieu, lui donne réalité, consistance, humanité, qui rend visible, proche, humain, le Fils de Dieu, la Parole de Dieu. Et pour terminer, je me permets de paraphraser un texte que François Marc avait écrit à propos de l'Église mariale :

Je voudrais plaider pour une Ecole mariale, non pas une Ecole qui multiplie les manifestations religieuses et les rites mais qui se souvienne à ce propos de la recommandation du Père Colin « peu de pratiques ».

Une Ecole qui est à l'affût de ce qui naît, de ce qui est possible, de la vie qui palpite chez les jeunes, de ce qui grandit.

Une Ecole qui ne désespère de personne, qui ne désespère personne, qui n'éteint pas la mèche qui fume encore.

L'Ecole mariale ne connaît pas les réponses avant que les questions ne soient posées. Elle ne prétend pas tout savoir. Elle accepte de chercher.

QUELQUES TITRES POUR ALLER PLUS LOIN.

Cours d'histoire de la Société de Marie (Pères Maristes) 1786-1854

Jean Coste

Centre d'Études Maristes, Rome 1965,

Entretiens spirituels,

Jean-Claude Colin,

choisis et présentés par Jean Coste

Centre d'Études Maristes. Rome 1975

Présences de Marie.

Fondateurs et fondatrices maristes.

Antoine Forissier

Nouvelle Cité, Paris 1990.

Les Avis de Jean-Claude Colin au personnel du petit séminaire de Belley

François Drouilly

Maristica 3. Centre d'Études Maristes. Rome 1990.

Le siècle de Marie

Jan Snijders

Maristica 1. Centre d'Études Maristes, Rome 1988.

Une vision mariale de l'Église : Jean-Claude Colin

Jean Coste

Centre d'Études Maristes, Rome 1998

Comme un pont.

Le peuple de Dieu et l'œuvre de Marie

Laurence Duffy et Charles Girard

Centre d'Études Maristes, Rome 1994.

Des Maristes parlent de Marie

Collectif

Centre de Documentation Mariste, Paris 1990.

Des Maristes...

Plaquette regroupant des textes parus dans le bulletin *Maristes* entre 1994-1997 présentant l'actualité de l'engagement des Maristes dans le monde et en France. Centre de Documentation Mariste, Paris 1997.

Travaux des ateliers coliniens.

Collectif,

Centre de Documentation Mariste, Paris 1998.

On peut se procurer ces ouvrages au Centre de Documentation Mariste, 6 rue Jean-Ferrandi 75006 Paris

« *Échanges Maristes* »

revue mensuelle pour approfondir la spiritualité mariste dans le quotidien.

Abonnement à « *Échanges Maristes* », 6 rue Jean-Ferrandi 75006 Paris.